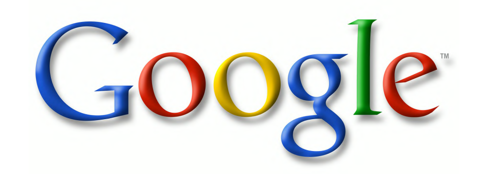



LES LIVRES SONT NOS MEILLEURS AMIS
H.P. THIEME


FROM THE LIBRARY OF
HUGO PAUL THIEME
PROFESSOR OF FRENCH
1914 — 1940
HIS GIFT TO
THE UNIVERSITY OF MICHIGAN

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

Amadis Jamyn

Avec sa Vie

PAR GUILLAUME COLLETET

d'après le manuscrit incendié au Louvre

et une Introduction

PAR CHARLES BRUNET



PARIS

LÉON WILLEM, ÉDITEUR

2, RUE DES POITEVINS, 2

1879

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

AMADIS JAMYN

**

Paris. — Alcan-Lévy, imp. breveté, 61, rue de Lafayette

ŒUVRES POÉTIQUES

DE

AMADIS JAMYN

Avec sa Vie

PAR GUILLAUME COLLETET

d'après le manuscrit incendié au Louvre

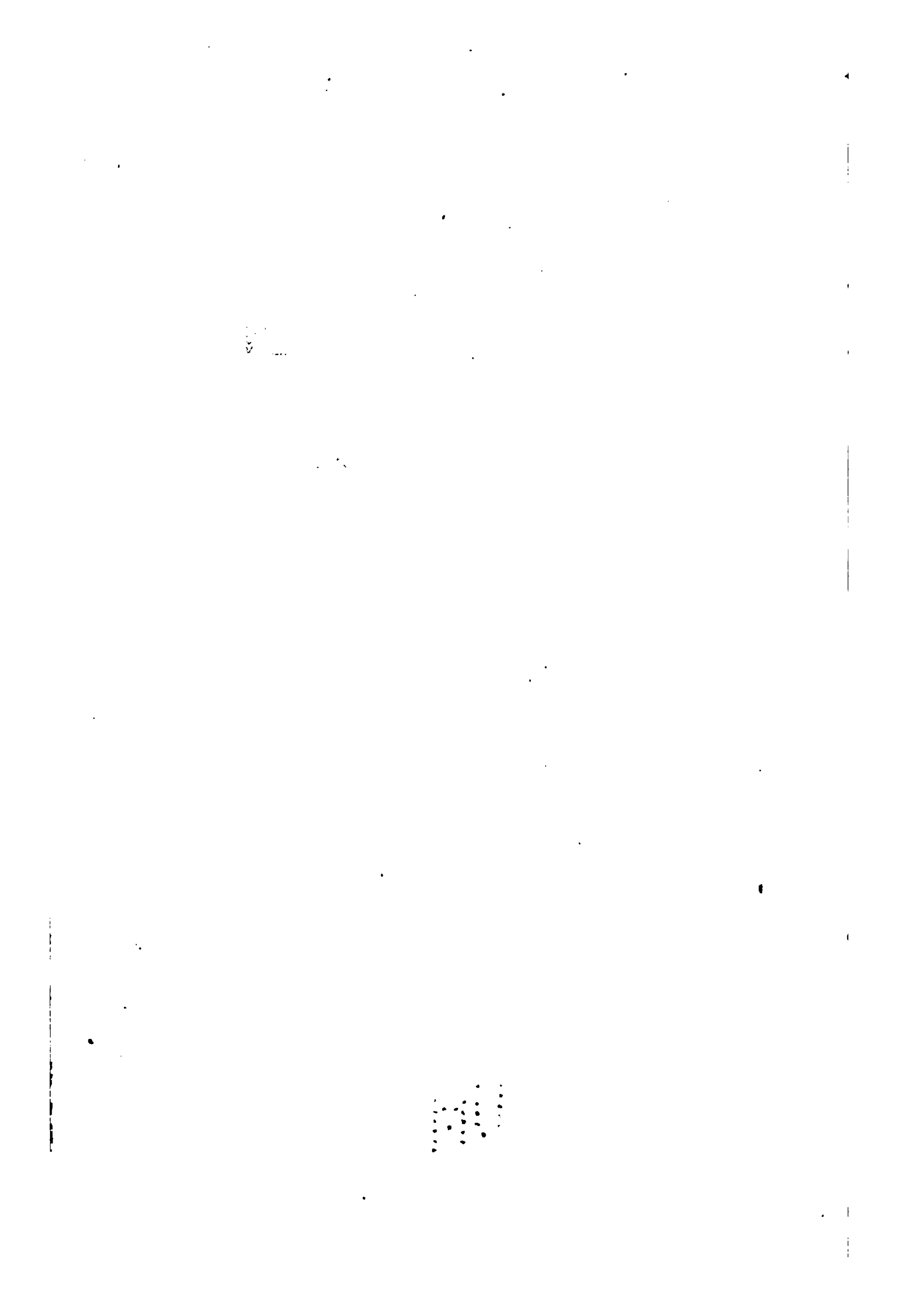
et une Introduction

PAR CHARLES BRUNET



PARIS
LÉON WILLEM, ÉDITEUR
2, RUE DES POITEVINS, 2

1878





CVI

ELEGIE

Le Soleil en naissant fait resiouir le monde,
Et de ses rais luisans touche la terre et l'onde :
Malheureux est celuy qui ne voit le Soleil,
Et qui n'œillade point son rayon nompareil :
C'est vn Dieu tousiours beau, pere de la ieunesse,
Par qui tout l'Vniuers s'affranchist de vieillesse.
Aussi vous retenant des beautez la beauté,
L'honneur et la vertu, douce de cruauté,
L'homme seroit mal-né, priué d'intelligence,
S'il n'estoit seruiteur d'vne telle excellence,
Et s'il ne regardoit le beau iour de vos yeux
Qui pourroyent faire honte à ce flambeaux des cieux.

Ie ne me vante heureux, bien que les Destinees

M'ayent par leur faueur mille graces donnees :
Mais ie me vante heureux, seulement pour auoir
Cette grace du Ciel que ie vous puisse voir,
Vous qui estes l'honneur des Dames de nostre âge,
De qui l'œil Paphien subiugue mon courage :
Œil diuin qui pourroit les batailles domter,
Pour qui de son palais descendroit Iupiter
Se muant et cachant en cent metamorphoses
A fin de posseder la merueille des choses :
Et c'est pourquoy ie dy dessus tous fortuné
Pour estre de vos ans le iour où ie fus né.

Admirant vos vertus et beautez de ieunesse,
Ie ne chante que vous à toute heure sans cesse
Sans iamais me saouler : Ainsi le Rossignol
Parmy les bois fueillus d'amourettes tout fol
Caresse son amante en la fraische nuitee,
Decoupant sa chanson d'vne voix écoutee :
« On ne se peut tenir de plaindre son souci,
« Ie ne me puis lasser de vous chanter aussi.





CVII

POVR MONSIEVR LE DVC D'ALENÇON (1)

Comme vne belle et claire estoile,
Quand la nuict couure de son voile
Le beau iour dans les eaux couché,
Sort du sein de la mer profonde,
Monstrant sa belle tresse blonde
Et son front longuement caché.

Puis au Ciel veillant retournee
Reluist de rayons couronnee,
L'obscur allumant de ses yeux :
Si qu'entre les feux des Planettes
Qui des eaux sortent les plus nettes
Embellist la voûte des cieux.

(1) François de Valois, duc de Touraine, puis d'Alençon et d'Anjou, quatrième fils de Henri II, le seul qui n'ait pas régné. — Né en 1554, mort en 1584.

Ainsi ce ieune Duc qui porte
Ses rayons en la mesme sorte
Qu'vne Planete de bon-heur,
Respandant ses flammes plus claires,
Reluist au milieu de ses Freres,
Faisant paroistre son honneur.

En vertus croisse sa ieunesse,
Son cœur soit armé de proüesse,
Tousiours plein d'vn braue souhait,
En suyuant les pas de sa race,
Méprise toute chose basse,
Ayant le Ciel pour son suiet.





CVIII

CANTIQVE DE LA VICTOIRE DE MONTCONTOVR (1)

Svs, peuples, sus, chantez le seigneur Dieu,
Dont la vertu, dont la gloire suprême
Comme vn grand feu reluit en chaque lieu :
Et qui porté dans le ciel par soy mesme
Anime seul et gouuerne ce Tout,
N'ayant en soy commencement ny bout.

Sus, sus, François, celebrons son nonneur :
C'est ce grand Dieu qui nous orne de gloire,
Qui des assauts, des armes est seigneur,

---

(1) Remportée par Henri III, alors duc d'Anjou, le 3 octobre 1569.

Qui des combats ordonne la victoire
A qui lui plaist : car elle est en ses mains,
Non en la force ou nombre des humains.

France, l'honneur de toutes nations,
Qui es assise en campagnes fertiles,
En champs heureux sur toutes regions,
Qui t'orgueillis de tant de fortes villes :
Leue après Dieu iusqu'aux voûtes des cieux
Charles ton Roy plus grand que ses ayeux.

Dieu qui le Sceptre en son pouuoir a mis,
Par le Demon du duc d'Aniou son frere
L'a fait vainqueur de ses fiers ennemis,
Monstres egaux à l'horrible Chimere
Qui vomissoit de sa gueule le feu,
Feu que ce Prince a esteint peu à peu.

Fils de Henry, ô Henry duc d'Aniou,
Le fer au poing tu as mis sous le jou
Tes ennemis escumans de menace,
Tout éhontez d'une rebelle audace :
Ainsi seras Bellerophon trenchant
L'orgueil enflé du rebelle mechant.

Le Monstre fier ses griffes auançoit
Dessus la France, et ia l'engloutissoit

Sans le secours de ta proüesse actiue.
Assez connoist la rivière de Diue,
Assez connoist le champ de Montcontour
Quand le bonheur fit en France retour.

Comme s'enfuit la legere vapeur
D'une fumée à replis ondoyante,
En l'air liquide : ainsi sous la terreur,
Duc belliqueux, de ta main foudroyante
Fuyoient tremblants de tous costez espars
Les ennemis tuez de toutes parts :

Tremblans menu comme l'on voit trembler
La feuille palle en la cyme d'un Tremble.
C'est Dieu qui veut ta puissance doubler,
Qui des mutins la force desassemble,
Frappe leurs yeux et les rend estonnez
Afin qu'au glaive fls soyent tous moissonnez.

Ils ont mordu, bien que fiers et grondans,
Rouges de sang, la terre de leurs dents,
Et sont tombez plus menu que la gresle
L'vn dessus l'autre abatus pesle-mesle :
Les vns à dos renversez estendus,
Les vns à ventre en leur long espandus.

Je les ay veu la campagne couurir
Qu'on veit de loin dessous leurs corps blanchir,
Comme de nuict quand la neige enfarine
A gros flocons les bords de la marine,
Ou les sommets des arbreuses foraists
Tombant sans ordre en monceaux bien espais.

Quand le deluge eut retiré ses eaux,
Ainsi gisoyent dessus la terre ouuerte
Maints hommes nus espandus par monceaux :
Voila comment aux despens de leur perte
Ton braue Nom par magnanimité
S'est emparé d'une immortalité.

En l'age prime, où tu es florissant,
N'ayant encor le menton blondissant
D'un poil doré, le Monarque Alexandre
Renuersa Thebe, et Thesé s'anima
Pour son païs à sa franchise rendre
Et le Cretois Minotaure assomma.

Mais plus diuins apparoissent tes faicts
D'auoir du tout ces fiers Titans deffaicts
Qui remuoient mille bras, mille testes,
En morions tousiours au combat prestes :
Gent conjurée à rompre et renuerser
Les fleurs de Lys que tu sçais redresser.

Ils ont esté trois fois ia foudroyez
D'un foudre aigu, sifflant, noir de fumée,
Et ton bras fort les a tous poudroyez
Comme vne poudre en vn rien consommée,
Que le tortis d'vn tourbillon de vent
Loin du regard emmy l'air va mouuant.

Sur tous humains aussi tu apparois
(Comme un haut Pin sur le petit bocage)
Illustre sang, noble race des Rois.
On reconnoist au reluisant visage
Qui éblouist auec rayons dorez,
Du clair soleil les enfans honorez.

Mais, ô grand Duc, bien que ton chef orné
Soit triomphant de Lauriers couronné,
Bien que ta gloire emplisse tout le monde,
N'en sois pourtant, Prince, plus glorieux,
Ains tout l'honneur se donne au Dieu des Dieux,
Et soit à toi la louange seconde.





CIX

ÉPIGRAMME

Dedans ce Chiffre est le nom de Henry
Au vostre vni d'une amoureuse sorte ;
Mais vostre cœur par vne amitié forte
De tant de laqs enlace vn tel mari
Auprès de soy, que mesme la Mort blême
Ne peut domter cet amour si extrême.





CX

POVR LE TEMPLE DE GLOIRE

Si les anciens n'ont basti pour la Gloire
Vn temple sainct comme pour la Victoire
Ou pour Vertu : c'est qu'ils n'auoyent trouué
Deuant ce Roy par armes éprouué
Vn qui fust digne estre au milieu du temple.
Il veut seruir à tous les Roys d'exemple
Que l'on achete vn rang entre les Dieux
(Comme il a fait) par actes glorieux.
Charles d'autant ses deuanciers surpasse
Qu'vn haut rocher vne coline basse,
Et qu'vn grand Orme vn petit arbrisseau.
Aigle des Roys, comme de tout oyseau
L'Aigle est le Roy volant outre la nuë
Par vne trace aux autres inconnuë.

Ce temple heureux est seulement basti
Pour le beau sang des demi-Dieux sorti,
Qui ont regi (gardez par la prudence)
D'vn iuste fer l'Empire de la France,
Qui valeureux ou en guerre ou en paix
Ont iusqu'au Ciel enuoyé leurs beaux faicts.
» Sur le portail est assise la Peine :
» Par là fut Dieu l'indomté fils d'Alcmene.
» Toutes vertus y plantent leur seiour,
» La Pieté, la Iustice et l'Amour,
» Tous les beaux Arts et les Sciences belles,
» Le blond Phebus et les Sœurs immortelles.
» Car on ne peut immortel deuenir
» Ny brauement au Temple paruenir
» Si la raison et l'ame n'est garnie
» De si diuine et plaisante harmonie :
» La renommee errant en diuers lieux
» En seme aprés le renom dans les cieux. »

Heureux celuy qu'vn chaud desir entame
De la vertu et qui sent en son ame
Les aiguillons de la Gloire qui point.
Se trouue-t-il qui ne reuere point
Vn Alexandre enuieux de conquerre,
A qui sembla trop petite la terre?
Mais vn François merite de loger
En ce lieu sainct plustost qu'vn estranger.

Comme Phebus d'excellence premiere,
Aux autres feux fait part de sa lumiere,
Qui ne romproyent l'espaisse oscurité,
Si leur beau iour n'en estoit emprunté :
Ainsi la France en victoires feconde
Sert de lumiere aux nations du monde.
Quel coing de terre est si loin diuisé
Où le François n'ait sa lance aiguisé ?
Or sans labeur on n'a facile entree
Dans le palais de la Gloire sacree.
De rang seront attachez les Escus
Et les harnois, despouilles des vaincus,
Pour la Deesse, et d'vne chaisne rude
Seront contraints en longue seruitude.

Donc l'assaillant se garde d'acheter
Vn repentir (qu'il ne peut euiter)
Si de son sang et de viure il fait conte :
Ou bien qu'il pense estre vne honneste honte
De receuoir pour la vertu la mort,
Estant vaincu par les mains du plus fort.





CXI

Poëme de la Chasse.

AV ROY CHARLES IX

VIERGE, ensemble terrestre et celeste Deesse,
Illustre de cent noms, Diane chasseresse,
Dont le Ciel et la terre adorent le pouuoir,
Donne-moy ta faueur, vien ma langue émouuoir
A chanter dignement les plaisirs de mon mai tre,
Quand il court au mestier qu'au monde tu fis naistre :
Eschange pour vn temps de ma lyre la voix,
Au son bien éclatant de la trompe des bois,
Et du cor enroüé que les Cerfs ont en crainte :
Ie veux sous la fraischeur de l'ombre qui m'est sainte
Animer les forests de l'honneur de mon Roy,
Couronné du Laurier que de luy ie recoy,
Et veux que son renom que l'Vniuers honore

Soit le commencement, le millieu, et encore
La fin de mes écrits. Il daigne me loüer
De sa bouche diuine, et pour sien m'auoüer :
Aussi tant que mon âme au corps sera mouuante,
Il ne faut que mon vers d'vn autre nom se vante.

Vous Nymphes de la Court, combien que le plaisir
De courir et chasser ne soit vostre desir,
Toutefois ne laissez d'écouter et d'apprendre
Ce qu'vne fille apprit dés sa ieunesse tendre.
Prestez à ce discours oreille et volonté
Puisqu'vne saincte Vierge a tel art inuenté
Pour fuïr les appasts et l'amorce du vice,
Comme vous l'euitez par honneste exercice.

Si tost que le Soleil de rayons attourné
A sur nostre horizon sa clairté ramené
En ces beaux iours d'Esté, l'autre Soleil de France
S'éueille, et de son lict legerement s'élance,
S'habille, ceint l'espee, et tres deuotieux
Inuoque à deux genoux le Monarque des Cieux :
Car il faut par vn Dieu commencer son ouurage.
Au deuant du chasteau l'attend son equipage,
Ses Piqueurs, ses Veneurs, ses Limiers, ses Valets,
Et ses Pages montez pour se mettre aux relais :
Vne belle noblesse est aussi tousiours preste,
Ioyeuse à vaincre au cours vne sauuage beste.

Sa carosse l'attend à quatre blancs cheuaux
Plus vistes que les vents : Ceux qui font les trauaux
Du chemin du Soleil n'ont la course si prompte :
Ils font de leur blancheur à ceux de Phœbus honte.
Ou s'il monte à chéual, son cheual vigoureux
En la bouche maschant le frein d'or écumeux,
Frappe du pié la terre, et sur l'echine large
Hannist de receuoir telle diuine charge.
Ses Archers de la garde enuironnent son corps.

Ainsin accompagné le Roy marche dehors
Auec tout l'attirail d'vne aboyante chasse.
Cent Chiens promts à courir et flairer vne trace
Sont autour de ses flancs, dont les oreilles sont
Pendantes, et la queüe est droite en contremont.
Aprés que dans le bois le gaignage ou la taille
Cette chasse est venue ordonnée en bataille,
Il s'auance à la queste en tenant son limier
Rigaut, qui de haut nez est tousiours le premier,
Et qui rembuche mieux vn cerf de hautes erres
D'vn sentiment subtil penché contre les terres.

Puis quand ce grand Veneur par la pince a connu
Quelles voyes ou route ont le Cerf detenu,
Ou bien par le frayoir, par l'égail et portees,
Il reprend les deuants et iette ses brisees.
Tous les autres Veneurs et les valets aussi

S'exercent par le bois d'vn semblable souci,
Non comme luy pourtant : Car de nulle science
(Grande ou petite soit) ne le fuit l'excellence.
Il sçait mieux que nul autre en ce dur passetemps
Les ruses d'vn vieil Cerf, ou s'il va de bon temps;
Il sçait prendre le droit, et comme Capitaine
Apprend à ses suyuans le chemin à la peine.

Comme le labyrinth par Dedale basti
Viroit en cent destours aueuglement parti,
Qui trompoyent d'vne voye en replis tortueuse
Le pié des enfermez en cette erreur douteuse,
Tel est le destourner d'vn Cerf malicieux,
Qui r'entre et sort sur soy cent fois en mesmes lieux.

Tout le matin se passe à rabatre vne beste,
Puis au disner se fait le raport de la queste
Faitte en diuers buissons : Là se vante à propos
Iacques plus que les Chiens et les Cheuaux dispos,
Qui de ses pieds venteux iamais loing n'abandonne
La Meute en tout païs : Tant l'honeur l'esperonne
D'estre veu de son maistre et d'emporter le prix
Dessus ses compagnons à courir bien appris.
« De complaire à son prince est louable l'enuie!
Quand la soif est esteinte et la faim assouuie,
Quand le rapport est faict en l'assemblee, alors
Le Roy monte à cheual et s'en retourne és forts.

D'vn mandillon de pourpre éclatant par la nûe,
Ou d'vn vestement vert son espaule est vestûe :
Vne trompe d'argent en écharpe luy pend,
De qui le son royal sur les autres s'entend.
Si tost que le son frape à ses veneurs l'oreille,
Le cœur leur rebondit et la meute s'éueille :
Toutes les Deïtez hostesses de nos bois
Comme si Pan sonnoit en reuerent la voix,
Les Nymphes vont sentant les pointes amoureuses
Regardant sa beauté sous les feuilles ombreuses,
Et quelqu'vne tout bas dit ces mots en son cœur :

— Pleust aux Dieux qu'il sentist de Cupidon l'ardeur
Pour mon respect autant que sa grâce m'affolle,
Mais dans le vent ie perds ma plainte et ma parole :
Car seulement Diane auec son traict le poind,
Et celui de l'Amour ne le trauaille point.
Pan le Dieu d'Arcadie en ces monts venerable
N'estoit autant que luy de maintien agreable :
Soit qu'il lance du bras vn iauelot en l'air,
A Phebus iustement ie le puis égaler :
Soit qu'il presse le dos d'vn Genet, et qu'il porte
L'espieu au large fer dedans sa dextre forte,
Il semble au Dieu guerrier : heureux ie dy les chiens
Que tu vas caressant : heureux aussi ie tiens
Tout ce qui est touché de ta main honorée.

Ainsi va souhaitant quelqu'vne enamourée :
Mais le trauail des bois effacé du plaisir
Engarde que l'amour ne le vienne saisir.

Quand toute la Brigade au buisson est allée,
De verd la plus grand part et de rouge voilée,
L'enceinte retentit de trompes et d'abbois,
Car chacun porte au col sa trompe par les bois
Où cent couples de crin pendillent cordelées.
On suit le cerf lancé par monts et par valées,
Par estangs, par buissons espineux et tranchans :
Le Cerf en trauersant l'ouuerture des champs
Fait voler les sablons aux voyes de sa fuite.
La meute dresse apres d'vne ardente poursuite.
Des chiens bien ameutez l'abboy fait vn grand bruit,
Mais entre les Veneurs personne ne le suit
D'vn tel cours que le Roy volant par la campagne,
Et Fontaines qui ioinct son cher maistre accompagne.

La piere qui iaillist d'une fronde en sifflant,
Les Leuriers genereux qu'on va desaccouplant
Apres vn Lieure viste, en leur course attenduë,
Ne partent si légers : Ils se perdent de veuë
Tousiours dessous le vent la Meute costoyant,
Pour leuer les defauts s'il alloit tournoyant.

Le Roy ferme à cheual, d'vne course legiere,

Ceux-ci, ceux-là deuance, et laisse loin derriere,
Et premier, comme en tout, aux abbois voit mourir
Le grand Cerf mal mené haletant de courir :
De la beste victime à Diane sacrée
Aux chiens ioyeux de sang on donne la curée.

C'est plaisir de les voir si tost qu'ils ont ouy
Sonner et forhuer : d'vn eslan resiouy
Ils sortent du chenil : On en voit trois centaines,
Gris, blancs, noirs, accourir pour manger de leurs peines.
Tout le sang est meslé dans le pain rougissant,
Pesle-mesle, affamez, ils se vont repaissant.
Chacun des veneurs tient vne souple houssine,
Et frape sur le chien qui, gourmand, se mutine :
Puis quand les retirer de la curée il faut,
Le Maistre du forhu crie Ty-ha hillaud.

La folle volupté, les délices exquises
Rendent à beaux exploits les ames mal-aprises,
Et d'assidu labeur vn royaume augmenté
En ruine dechet par lasche oysiueté :
De toute nation Rome se fit la teste
Par obstiné trauail, et rauit la conqueste
Aux Macédoniens, aux Perses, aux Medois
Portans en lieu de fer des bagues en leurs doigts.

Entre maint exercice ennemy de paresse

La chasse est vray moyen pour dresser la ieunesse.
Comme la lutte Argine et les cours Eleens,
L'escrime de Pollux, et mille ieux anciens
Inuentez par les Roys, pour mieux polir et faire
Leurs peuples et subiets, à l'œuure militaire.

Ainsi les Persiens à la chasse viuoyent
D'autant que l'art de guerre en elle iis retrouuoyent,
Comme en estant l'image et la plus vraye feinte.

Ils portoient en chassant l'espée au costé ceinte,
Vn carquois gros de traicts, deux iauelots pointus,
Et d'vn bouclier Persiq leurs bras estoyent vestus.
Le Roy comme en vn camp des siens estoit le guide,
Et là s'estudioit à la guerre homicide,
Car en ruse et labeur l'vn et l'autre est pareil.

Le Chasseur s'accoustume à rompre le sommeil
Deuant l'Aube éueillee, et patient endure
Pluye, tempeste, vents, le chaud et la froidure ;
Il trauaille son corps, et l'exerce sans fin
A courir, à brosser vn long traict de chemin :
Et comme il est contraint, bien souuent il enferre
Vne beste cruelle, et s'aiguise à la guerre,
Combatant bien armé d'vn cœur aspre aux hasars
Les Lyons rugissans, et les Ours montagnars,
Egaré par les bois en telle accoutumance,

Loin de maison rustique il fait expérience
Combien doux à manger est seulement le pain
Et l'eau pour appaiser la soif cuite et la faim :
Sur la dure au serain il appuye sa teste
D'un caillou pour cheuet où le somme l'arreste.

Qui ne voit en chassant les Renards et Taissons
Cachez dans le terrier, d'vn siege les façons ?
Où les petits Bassets accompagnent la troupe
Qui de tranches de fer la terre mine et coupe?
Donc la Chasse et la Guerre est vn pareil mestier
Quand on a fait leuer dedans vn verd sentier,
Dans vn chaume ou gueret vn Lieüre de son giste,
N'en voit-on pas l'effect ? L'vn d'vne iambe viste
Tasche de s'ecouler : Le Leurier grand et fort
Le poursuit de si près qu'il luy donne la mort.
Quelquefois il s'échappe hors de la dent cruelle
Du coureur qui l'atteint d'vne roideur isnelle :
Comme aux sanglans combas le vaincu quelquefois
S'exempte par la füite et non par le harnois.

Mais les Leuriers du Roy n'ont si tost apperceuë
Leur proye, qu'à leurs piés elle gist abatuë :
On diroit à les voir que c'est vn tourbillon
Qui trauerse ondoyant de sillon en sillon :
Quand pour complaire au Prince, il ne leur plaist sur l'heure
Que le Lieure craintif pres de son giste meure,

Ils luy donnent carriere vn espace de temps.
En feinte l'on y voit l'estour des combattans !
Le Lieure bien-rusé ne court la droite voye
Pour tromper le suyuant du desir de la proye :
Il fait, deffait cent ronds, cent retours et destours,
A fin que l'ennemi ne prenne escousse au cours :
L'vn presse, l'autre fuit : Il semble qu'il le happe,
Et l'ayant, de rechef permette qu'il échappe.
Vn dard n'est si léger volant hors de la main,
Ny le plomb que vomist vn canon inhumain,
Ny d'un arc bien-tendu la sagette empennée,
Ny fonde autour du chef quatre fois ramenée.
Puis enfin ennuyé dessus le champ poudreux
Le bon Leurier abat cet animal peureux.

Cyrus, grand Roy de Perse, apprit l'art militaire
Par ces mestiers de chasse enseigné de son pere,
Apprit à supporter le trauail, et comment
« L'honneur donne aux labeurs vn doux allegement.
Cephale fut chasseur pource ami de l'Aurore
Qui le monde au matin de son teint recolore :
Celuy qui perdit l'ame en perdant son tison
Fut Chasseur, et les preux de l'antique saison
Hercule dont les mains sont par tout honorées,
Poursuiuit en chassant iusqu'aux Hyperborées
La Biche aux piés d'airain pour son dernier labeur,
Et par ce prix gaigné couronna son honneur.

Mais CHARLES mon grand Prince, empereur de la France
Imitant ce perdeur de la monstreuse engeance,
Faites ce qu'il conseille à sa Diane, alors
Qu'il reçoit en ses bras comme les vostres forts
La charge que des bois dans le Ciel elle apporte.
Laisse, dit-il (prenant sur le sueil de la porte
Le gain de son carquois), laisse les animaux
Craintifs, humbles, petits, qui ne font point de maux :
Pourchasse moy d'ardeur toutes ces bestes fieres
Qui gastent, forcenez, les plaines fromentieres,
Qui gastent le labeur des chetifs Laboureurs,
Comme les Leopards et les Loups rauisseurs,
A fin que dans le Ciel, comme moy, l'on t'appelle
Le secours immortel de la race mortelle.

Ainsi luy dit Hercule : Et vous qui l'entendez,
En contre les méchants vos fleches debandez,
A fin que le François vostre suiet vous nomme
La seureté des bons, la peur du mechant homme.

Quand la sœur d'Apollon son arc d'argent voûta,
Contre vn Orme premier son bras elle tenta :
D'vn Chesne dur aprés elle frappa l'escorce,
Vne beste sauuage aprés sentit sa force :
A la quatrieme fois elle vint és citez
Tirer sur les peruers de malice éhontez :
Comme vous demi-Dieu par les sacrez bocages

Assommez les Lyons et les bestes sauuages,
Ours velus, et Sangliers aux longs crochets de dents.
Aprés vous punissez des villes au dedans
L'iniuste citoyen, destruisant la malice,
Tenant pour vostre appuy Pieté et Iustice.
I'ay de cette louange vn insigne témoin :
O Vierge des forests, dy, tu n'en estois loin :

Vn loup gris à long poil que quelque Dieu, ie pense,
Enuoya pour vanger la punissable offense
Des mortels contempteurs de sa diuinité,
Déchiroit, deuoroit (extreme cruauté!)
Hommes, femmes, enfans, pres Sainct-Germain-en-Laye,
Et de leurs corps entiers ne faisoit qu'vne playe.
C'estoit un Loup Leurier d'execrable grandeur,
Il ne paroist Toreau de pareille hauteur
Sur les monts Auuergnas : Il assaut en furie
Les Enfans tout ainsi qu'Aigneaux de Bergerie.
Ses yeux estinceloyent en flammeches de feu,
Son goufre d'estomach n'estoit iamais repeu,
Sa gueule estoit de sang hauement alteree,
Il haloit de la langue vn demi-pié tiree :
Si furieux n'estoit le Lyon Nemeen,
Ny celuy qui gasta le champ Oeneïen.
Des le premier abord leur teste estoit coupee
Sous sa dent, tout ainsi que du fil d'vne espee,
Et le tronc de ce corps par le milieu mordu

Dans sa gueule trembloit haut de terre pendu.
Les logis bien-murez les rustiques n'asseurent,
Les Pasteurs et leurs chiens sans crainte ne demeurent
Dedans leurs parcs fermez, iusqu'à tant que le Roy
Inuoqué pour secours les deliura d'effroy :
Son œil pleurant versoit des larmes pitoyables
Quand il ouit les cris des femmes miserables,
Plaignant que ce cruel auoit desia plongé
Six vingt pauvres enfans en son ventre enragé.
« D'vn Roy clement l'ouvrage est tousiours d'entreprendre
» Acte qui peut son peuple en vn besoin defendre,
» Gaignant le nom de pere au cœur de ses suiets.
Mery fut enuoyé pour chercher aux forests,
Mery, frayeur des Loups, qu'ils craignent en la sorte
Qu'vne simple Brebis la Louue qui l'emporte.
Sa Maiesté fit tendre en long et large tour
Ses toiles qui cernoyent son enceinte à l'entour.
Cinquante pieces font le cerne de la place :
Trois mille Païsans ferment un long espace
L'assiegeant en rondeur, diuersement munis.
Les vns de gros bastons robustes sont garnis,
Les autres sont armez de fourches bien aiguës,
Les autres de leuiers : Le cry perce les nuës
Quand tous ces Païsans font la huee en l'air.
Ainsi prés d'vn marais on contemple voler
Mille oyseaux peinturez qui hautement s'écrient
Pales, Canards, Butors. Les marécages bruyent.

Ainsi quand au choquer les batailles s'en vont,
Aux deux partis du camp semblables cris se font.
Le cerne retentit : Le cry touche aux estoiles.
Tel estoit la huee à l'enuiron des toiles !

La Noblesse et la garde en bons cheuaux montez
Ceignent l'espace rond espars de tous costez.
Le Limier en iappant dessus les voyes, lance
Le Loup gris effroyable : Il sort de violence
Chassé de chiens-courans : par les forts il entroit
Et mordoit en fuyant tout ce qu'il rencontroit,
Il sautoit furieux contre la toile haute,
Encontre les veneurs qui la gardent, il saute
De furie enflammée : Vne clameur par tout
Pour l'effrayer s'esleue et va de bout en bout.
L'vn luy tend au deuant d'vn large épieu la pointe.
L'autre luy court dessus l'espée en la main iointe :
Mais le premier de tous qui luy perça le flanc,
Et du fer epuisa les sources de son sang,
Fut Charles courageux : lors toute l'assemblee
Témoigna de hauts cris sa ioye redoublee.
Les hommes estonnez regardoyent de bon cœur
Cette beste assommee et en auoyent horreur.
Sur le front du chasteau pour signe de conqueste
On attacha la pate et l'execrable teste
Du Loup et de la Louue et de cinq Louueteaux
Ia nez pour guerroyer les debiles troupeaux.

« Il ne faut point nourrir vne engence louuiere!
Ainsi l'heureux vainqueur d'vne troupe guerriere
Rapporte du vaincu la dépouille en trofé.
Son Palais ou le Temple en reluist estoffé.

Les Pasteurs affranchis ioyeux de la victoire,
De Charles admiroyent le bonheur et la gloire,
Et luy chantoyent ces vers : Carlin, Roy des Bergers,
Chasse loin de nos parcs la doute des dangers.
Il a mort abattu le Loup si dommageable,
Loup heureux d'être occis de main si redoutable,
Pour l'honneur qu'il aura de grauer dans les cieux
La royale vertu du bras victorieux,
Si Iupiter (qui hait la peste dangereuse
Des traistres Lycaons contre lui furieuse)
N'empesche de le faire en sa voûte monter.
« C'est bonheur de se voir par les Dieux surmonter !
Ainsi le roux Lyon Cleonien fut digne
D'estre pour son Hercule au Zodiaque vn signe,
Et le tortu Dragon dans le Ciel estandu
Entre les Ourses gist comme vn fleuue espandu.

Carlin est nostre Dieu, c'est l'heur de nos herbages,
Il preserue nos Bœufs de ces bestes sauuages :
C'est luy qui maintenant redonne au Pastoureau
La grace de ioüer du tendre chalumeau.
Pource nous souuenant d'vn si grand benefice

Nous teindrons son autel (annuel sacrifice)
Du sang d'vn aignelet : et monts, vaux et buissons
Resonneront tousiours de rurales chansons
Prises de ses vertus : A l'auenir nos Cheures,
De leur gré pousseront vn poil doré des leures,
Et bien-tendu de laict s'arrondira leur pis,
Puis que sans nulle peur vont paistre nos brebis.
La laine n'apprendra de mentir la teinture
Des eaux du Gobelin, mais prendra de nature
Ses diuerses couleurs : Vn pourpre vestira
Le mouton par les prez, vn saffran iaunira
La toison du Belier (teinture naturelle).

Il faut qu'apres le fer l'âge d'or renouuelle
Sous Carlin qui ne suit les forest seulement :
Mais donne par ses loix aux villes ornement,
Regarde en ses palais ceux qui font la Iustice,
Ou qui l'ont corrompue aueuglez d'auarice.

Aussi les bois feuillus ne se voyent hantez
De Diane tousiours: Elle vient és citez
Où Iupiter voulut qu'elle fust adoree,
Et par tous les endroits où elle est reueree
Oste aux accouchemens la poignante douleur.
Voyla parmi les champs ce que dit le Pasteur,

Grand Roy ie te saluë, ambrasse ta louange :

Les Dieux font de leurs biens à tel present échange :
« L'Hymne est le prix des Dieux, et qui cherist l'honneur
» Acheue de beaux faicts et ne manque de cœur.
Pour moy ie ne requier à la Parque autre grace
Sinon que de filer ma trame ne se lasse,
Iusqu'à tant qu'à mon gré d'vn style graue et haut
Ie puisse celebrer tes gestes comme il faut.
Le Tracien Orphée, enfant de Calliope,
Ny le fils d'Apollon en la neuuaine trope
Vaincre ne me pourront : Pan mesme ne vaincroit
Quand toute l'Arcadie à iuger il prendroit,
Me venant assaillir : Esleue d'vn tel Maistre
Ie puis, sinon premier, au moins égal parestre.



Amours d'Oriane.

CXII

ÉLEGIE

Ie voudrois, Oriane, estre feint amoureux,
Et n'estre point au vray vn amant malheureux :
Malheureux d'autant plus que tu ne veux pas croire
Que tes ieunes beautez ont dessus moy victoire.

Si quelques inconstans du beau voile masque
Qu'ils empruntent d'Amour, d'Amour se sont moquez
Sacrilege comme eux pourtant ie ne desire
En trahissant Amour telle inconstance élire.
Ny me seruir d'vn nom si venerable et sainct
Qui terre, cieux, et mer dessous ses loix contraint,

Pour les Dames tromper : La vengeresse foudre
Plustost froisse mon chef et le reduise en poudre.
Ie découure en parlant la passion du cœur,
Et louant des beautez ie ne suis point moqueur.
Voyant du clair soleil lá lumiere eternelle,
Mentiray-ie disant que sa lumiere est belle?
Aussi voyant sur toy tant de rais et de feux
Par qui luire et bruler mille et mille tu peux,
Ne les diray-ie point? ie sens leur estincelle
M'ardre iusques aux os d'vne flamme cruelle.

Venus qui ne t'es peu du brandon garantir
Que darde ton Enfant, ne feras-tu sentir
Pareil feu que le mien à cette dedaigneuse,
Qui nomme de ton fils la Déité trompeuse?

Ie n'aime point (dit-elle) et ne suis point brulé
Des rais estincelans de son œil estoilé :
Qu'est-ce donc que ie sens en mon ame à toute heure
Qui fait que sans mourir cent fois le iour ie meure?

Comme un balon en l'air deçà delà ietté
Est de coups violans haut et bas agité
Par les vistes ioueurs : ainsi la maladie
Me tournant, me pressant, rend ma teste élourdie.

Oriane, dy moy, comment se doit nommer

Ce chaud mal qui me fait en larmes consommer ?
Si triste nuict et iour quelque moment qui passe
Ie ne fay que penser repenser en ta grace,
T'engager mon desir, et d'vn nouuel esmoy
Si mon ame te suit et s'estrange de moy,
Si ie n'ay rien plus cher qu'engrauer ta figure,
Si mille passions me seruent de pasture,
Si sans pouuoir veiller, si sans pouuoir dormir,
Desesperé d'amour ie ne fais que gemir,
Si mes piés à regret s'en vont de ta présence
Ne traisnant qu'vne escorce en si fascheuse absence,
Si mes piés volontiers ne me veulent porter
Sinon deuant ton œil qui me peut conforter,
Que diras-tu de moy, sinon las! que ie t'aime
Plus que l'œil ne cherist ny le iour ny soy mesme ?

Mon Dieu que ton visage en l'esprit me reuient,
Ton geste, ton parler! qu'vn amant se souuient
Des faueurs que luy fait vne douce Maistresse!
Il me semble qu'encor ta main d'iuoire presse
La mienne, comme au soir que d'vn visage humain
Tu mis après le bal ta main dessus ma main,
La coulant doucement de si gentille sorte
Qu'encor le souuenir tout d'aise me transporte.
Donc si ie receuois vne plus grand' faveur,
Qui penseroit auoir en ce monde plus d'heur,
Fussent les puissans Roys de l'opulente Asie ?

16

Tu es mon diamant et ma perle choisie,
Et tu es à mes yeux du monde l'Oriant.
Trompeur ie n'escry point ta louange en riant,
Comme tu me le dis : autant que ie t'admire
Ie voudrois la pouuoir en cent papiers escrire.

Reçoy ton Amadis, pour tout iamais reçoy
Celuy qui t'aimera d'inuiolable foy :
Ne vois-tu pas l'amour de l'antique Oriane
Reluire dessus tous, autant que fait Diane
Sur les feux de la nuict? Ne vois-tu le renom
Qui suit de bouche en bouche et l'vn et l'autre nom ?
Si ton amitié douce à la mienne s'assemble,
De mesme à tout iamais nous reuiurons ensemble.





CXIII

CHANSON

Las! que vous estes bien-heureuses
De pouuoir l'homme surmonter,
De qui les forces valeureuses
Peuuent toute chose domter.

En don la femme de nature
Eut les graces et la beauté,
Par qui mesme la roche dure,
Le fer, le feu seroit domté.

Vos beautez sont vos belles armes,
Vos lances, vos dards, vos escus,
Par qui les plus vaillans gensdarmes
Maugré leur harnois sont vainçus,

C'est pourquoy l'homme non volage
S'assuiettist dessous vos loix,
Et ne change point de courage,
Leger comme feuille des bois.

Vn amant au Chesne ressemble,
Qui maugré les vents furieux
Ferme de racine ne tremble
Deuant l'orage impérieux.

En vn lieu constant il s'arreste,
Comme le rocher sur les flots,
Qui loin repousse la tempeste
Les vagues et le vent dispos.

Ainsi plein d'vne gentile ame
Il reiette les passions,
Qui veulent rauir de sa Dame
Son cœur et ses affections.

Quand au fond de son cœur il taille
Quelque portrait, c'est tout ainsi
Qui graueroit une medaille
Dedans quelque bronze endurci.

Leur amour qui est indomtable
Par la force ne se corrompt,
Si bien qu'il est du tout semblable
Au diamant qui ne se rompt.

Leur premiere amour ne s'écoule
Aux rais de quelque feu nouueau,
Comme la neige qui se roule
Des monts, au tiede renouueau.

Leur ardeur est toute immortelle
Comme le feu tout immortel :
Mais quand vne cause est mortelle
L'effect en est aussi mortel.

Si d'vn l'amour est inconstante
La faute n'est de son costé,
Mais bien d'vne legere amante
Ou d'vne fiere en cruauté.

Vn bastiment fait sur l'arene
S'il tombe c'est du fondement :
La matiere trop incertaine
Tousiours destruit le bastiment.

Les flots roulent de mesme sorte,
Et quand on voit leurs sillons pers
Se troubler, c'est l'haleine forte
Des vents qui les tourne à l'enuers.

Il ne se faut prendre à la pierre,
Mais à celui qui la iettant
Nous blesse ou nous renuerse à terre :
L'homme de soy n'est inconstant.

Il fait les Dieux mesme descendre
Du Ciel pour la femme honorer :
Et par ses escrits fait entendre
Qu'on vous doit seules adorer.

Quelle fust des femme la gloire
Sans l'homme qui les veut loüer,
Et de soy leur donnant victoire,
Pour maistresses les aduoüer ?

Tout ce que l'homme tâche faire
Et ce qu'il apprend tous les iours,
Ne tend seulement qu'à complaire
Aux Dames, meres des amours.

Des femmes il est la defense,
Le secours, le ieu, le desir,
Sans luy leur debile puissance
Ne gousteroit aucun plaisir.

Doncques vous estes bien heureuses:
De pouuoir l'homme surmonter,
De qui les forces valeureuses
Peuuent toute chose domter.





CXIV

POUR VN TABLEAV

Ce Tableau que ie te donne
Aux Calendes de Ianus,
Te montre au vif la personne
Serue à l'enfant de Venus.

Iamais plus semblable image
Ne sera que cette ci :
Elle est palle : En mon visage
Se sied la palleur aussi.

Elle est sans cœur : à toute heure
Ie languis n'ayant mon cœur
Qui raui de sa demeure
Loge aupres de son vainqueur.

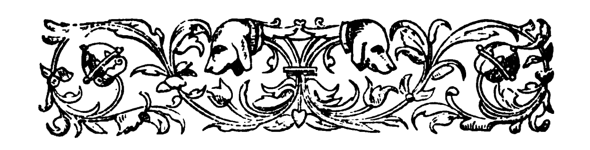
Muette elle est sans parolle :
Aussi quand le bien m'aduient
De reuoir ce qui m'affolle
La langue au palais me tient.

Vne seule différence
Moins qu'elle me rend heureux :
Ie souffre la violence
Du feu cruel amoureux.

Son insensible nature
Ne prend ce feu vehement :
S'elle en sentoit la brulure
Ce seroit peu longuement.

Soudain en cendre menue
Elle se verroit perir,
Où ma flamme continue
Brale sans pouuoir mourir!





CXV

A VNE GOVVERNANTE

Hé d'où nous vient cette rude geolliere
Qui tient ma Dame en chambre prisonniere
Qui d'vn souci trop superstitieux
M'oste le bien de reuoir ses beaux yeux ¿
Celle vrayment est bien dure et ferree
Qui tient, captiue, vne fille serree
Loin de celuy qui luy est seruiteur.

L'amant qui peut souffrir telle douleur
Sans se venger, ne sent au fond de l'ame
Les traits ardents d'vne amoureuse flame :
C'est ce qui va ma colere irritant :
« La douleur froisse vn courage constant. »

Pour Eleusine on celebroit à Romme
Vn sacrifice inaccessible à l'homme,

Tant s'honoroit ce mystere sacré ?
Voudrois-tu point ordonner à son gré
Pareil mystere à la belle Cyprine ?
La femme seule adoroit Eleusine,
Mais homme et femme il ne faut separer
Pour de Venus les segrets adorer :
Puis de Cerés la feste non commune
Ne se faisoit que durant la nuict brune,
Où de Venus douce mere d'Amour
On fait la feste et de nuict et de iour.

Si tu pouuois dépouiller ta vieillesse
Et reuestir la fleur de ta ieunesse,
Tu ne voudrois, bonne Vieille, pour toy
Prendre l'arrest de si sauuage Loy :
Où maintenant, apres qu'à Cytheree
Tu as rendu ce qui t'auoit miree,
Ne te voyant si belle qu'autrefois
Tu veux former quelques nouvelles loix :
Et c'est, ie croy, ne trouuant plus personne
Qui pour seruir à tes rides se donne.

Tu es semblable au Dragon furieux,
Qui sans gouster le sommeil gracieux
Gardoit tousiours aux niepces d'Atlante
L'or des pommiers de leur forest luisante :

Tu es semblable à celui que Iason
Fit endormir pour auoir la toison :
Car à toute heure en tous lieux tu prens garde
Si ma Maistresse vn sien amy regarde,
Et tu ne veux, pour le temps abuser
Comme on souloit, qu'on puisse deuiser :
Et c'est pourquoy ie dy bien, ce me semble,
Que ton faux œil à ces Dragons ressemble.
L'vn defendoit les pommes de fin or,
L'autre gardoit le precieux thresor
D'vne toison cause de la Nauire
Qui de Tethys premiere veit l'Empire.

Tu vas gardant aussi d'un mesme soing
Ce qui ressemble à la forme d'un coing,
Qui est semblable à la pomme Hesperide,
Et au present que conquit l'Esonide :
Mais tout ainsi que le Tyrinthien
Et l'Esonide, en dépit du gardien
Eurent en fin par peine et patience
Sur leurs desirs comme ils vouloyent puissance
I'espere un iour maugré ton œil veillant
Iouir du bien qui me va trauaillant.

A qui te dois-ie encor faire semblable?
Il me souvient d'Argus le misérable

Portant au chef cent yeux tousiours ouuerts
Quand il gardoit Io par les déserts.

Iunon maline et ialouse Deesse.
Craignant ici que Cupidon ne blesse
Son Iupiter par quelque traict nouueau,
Te permet elle en garde ce troupeau?
Las! ie le croy : vienne quelque Mercure
Qui pour vanger les tourmens que i'endure
Bien tost t'endorme en la mesme façon
Qu'il fit Argus par sa douce chanson.

Mais il vaut mieux à fin de te complaire
Trouuer quelqu'vn qui te le vueille faire,
O saincte Vieille, et ie pense qu'ainsi
Nos passions tu prendras à merci,
Comme l'Abbesse en fin douce et gentile,
Qui se montroit facheuse et difficile,
Deuant qu'elle eust bonne part au plaisir
Qui des Nonnains contentoit le desir.
Que si desia pour la froide nature
De tes vieux ans, l'amoureuse pointure
Ne peut flechir ton cœur de passion,
Ny amollir ta dure affection,
Puisse arriuer quelque Circe ou Medee
De l'art magiq aux ans recommandee,
Qui te remette en ta prime saison,
Comme iadis le bon vieillard Eson.

Par vers charmez, par maint ius de racine,
En inuoquant Pluton et Proserpine
On peut remplir les rides de ton front,
Et te remettre vn sang plus ieune et promt:
Lors tu prendras vne nouuelle enuie
De ne quitter les ébats de la vie.
Dy, ie te pry, ne te souuient-il point
Du vif amour qui la ieunesse époind?
Tu n'as esté mainte fois si seuere,
S'il est certain ce qu'on m'a dict naguiere :
Mais chacun âge apporte auec son cours
Des passions diuerses en amours.
Vrayment encor doucement ie te traitte
Puis que pour mal du bien ie te souhaitte.

Or s'il n'advient qu'à fin tombent mes vœux,
Gentil Amour, qui peux comme tu veux
Transformer Dieux et hommes en cent sortes
Par mille traicts qu'en la trousse tu portes,
Fay transformer en un Chien plein d'abois
Cette vilaine à la criarde voix,
Comme se veit Hecube Phrygienne,
Qui d'aboyer fut transformee en Chienne :
Son corps se voye en cela transformé
Dont la nature elle a le mieux aimé.





CXVI

CHANSON

Ie ieusne et ie ſay penitence
Pour mes pechez à Dieu contez
Mais la plus facheuse abstinence
C'est le ieusne de vos beautez.

Quand ie m'abstien de vostre veuë
Ce m'est incroyable tourment
Perdant la celeste repeuë
De mon plus doux contentement.

Vrayment nostre ame est infinie
Se paissant de l'infinité,
Et si est de mortelle vie
N'adorant que la déité.

Or que soyez ma nourriture
L'ame de mon ame dans moy,
Il est certain, puis que i'endure
Mille morts si ie ne vous voy.

On dit que voir de Dieu la face
Est le viure des bien-heureux,
Et celuy qui ha telle grace
N'est plus d'autre bien desireux.

Vous estes doncques ma deesse,
Mon heur, mon Paradis, mes Cieux :
Car en moy tout desir prend cesse
Quand ie regarde vos beaux yeux.

O beaux yeux, astres de mon ame,
De qui despend tout mon bonheur,
De qui ie sens la douce flame,
Flambez tousiours en ma faueur.

Que ie sois vostre Salemandre,
Que ie viue d'vn si beau feu,
Non pour l'estaindre, mais le rendre
Autant violent qu'il m'a pleu.

Et vous Diuinitez celestes,
Quand il vous plaira me punir

Et vous vanger à toutes restes,
Loin d'elle faites moy tenir.

L'horreur d'vne vengence telle
Rendra mes esprits estonnez,
Plus que la peine criminelle
Que souffrent là bas les damnez.

Au reste bien qu'au Ciel i'aspire,
Laissez moy viure iusqu'à tant
Que l'astre pour qui ie souspire
A vous s'en aille remontant.

Lors ie priseray dauantage
Vostre beau seiour estoilé,
Tandis i'aime à voir vostre image
En sa beauté qui m'a volé.

Et si par ieusnes et prieres
On obtient de vous quelque don,
Faites qu'à mes longues miseres
Soit ottroyé quelque guerdon.



CXVII

DE LA TRANSFORMATION DES AMANS

Av temps iadis la belle Cytheree
De son Vulcan bien fort enamouree,
Par grand desir l'embrassa tout vn iour
Et de leurs ieux enfanterent Amour,
Amour ce Dieu qui par douce puissance
Met tous les Dieux sous son obéissance,
Qui les humains dessous le ioug contraint,
Qui dans ses rets tous animaux estraint,
Qui aux metaux, aux herbes et aux plantes
Fait resentir ses pointures cuisantes.

Ce ieune enfant en beauté surpassoit
Venus sa mere et iamais ne croissoit :
Fource à l'Oracle au secours ils allerent,

Et à Themis soudain ils demanderent
Comment pourroit ce Cupidon nouueau
Croistre aussi grand qu'à voir il estoit beau.
L'Oracle dist qu'on ne le verroit croistre
Puisque tout seul il auoit pris son estre
Et qu'il falloit de Venus le pouuoir
Vn second frère à l'Amour conceuoir,
Puis aussi tost qu'il auroit prins naissance
L'autre prendroit à l'enui accroissance.

Adonc Venus fit vn frere à l'Amour,
Et l'vn croissant l'autre croist à son tour :
Car leur grandeur vient tousiours d'estre ensemble,
Et quand de l'vn l'autre se desassemble
Le nœud d'entr'-eux ne se continuant,
Tout au contraire ils vont diminuant.

Ainsi en moy vostre beauté, Maistresse,
Et vostre grace en sa fleur de ieunesse
Font vn amour, qui comme imparfaict tend
A son parfait que de vous il attend :
Vous le pourrez en moins de rien parfaire
Si luy donnez vn amour pour son frere :
Et si ie suis assez digne estimé
D'estre de vous également aimé,
Comme sans feinte à preuue ie vous aime
Plus qu'vn grand Roy n'aime son Diadéme.

Qui ne connoist l'extreme passion
De ma bouillante et chaude affection ?
Qui ne connoist les peines que i'endure,
Et qu'à mon dam tousiours vous estes dure ?

Le plus souuent sourd, muet et transi,
Tout transporté d'vn espineux souci,
Ie ne sçaurois, tant la fureur m'affole,
De ma poitrine arracher la parole :
Si bien que ceux qui en ce poinct m'ont veu
En vous blasmant ont pitié de mon feu,
Et pour garir, si ie le pouuois croire,
Vostre beau nom fuiroit de ma memoire.
Mais ie ne puis : l'an trois fois est passé
Que vos liens me tiennent enlacé,
Sans que ie puisse en liberté reuiure
Hors des filets à mon aise deliure,
Et sans pouuoir ny cauer de mes pleurs
Ny amollir le roc de vos rigueurs.

Quoy ? pensez-vous que par la seule ouye,
Ou par les yeux l'ame soit resiouye ?
Ou seulement par vn petit soubris ?
(Graces qu'on donne aux moindres fauoris)
Ou seulement quand par acquit on touche
Leure sur leure au corail de la bouche ?

A quel effect sont donnez les cinq sens,
Sinon à fin, que l'ame repaissans
Des doux plaisirs que fortune nous liure,
Puissions par eux mille plaisirs ensuiure ?
Il faut iouïr de toutes les beautez
Par tous les sens de Nature inuentez
A cet effect. L'oreille cauerneuse
Puise les sons d'vne voix mielleuse,
Et puis les fait à nostre ame gouster.
Nostre œil aussi ne faut à presenter.
Le laid ou beau qui frappe sa lumiere
Pour émouuoir nostre ame imaginaire,
Et par le goust, l'odeur, et le toucher,
Tout homme doit ses passetemps chercher :
En ce faisant n'erre la creature,
Car elle suit les loix de la Nature.

Croyez, ma Dame, au Poëte Romain
Sage aux discours de tout l'Estre mondain :
— Celuy, dit-il, qui iamais ne repose
Et qui tousiours ne repense autre chose
Qu'à se changer, muer et transformer
En la beauté qu'il choisist pour aimer,
Par nul moyen d'elle ne prend la forme,
Et viuement du tout ne se transforme,
S'il ne reioint ensemble à sa moitié
Son corps meslé par boüillante amitié.

Le vray ciment de durable alliance
Est sans mentir la douce iouissance.
Premierement par secrette action
Auec le corps l'esprit fait vnion,
Et se logeant en vne autre demeure
Plus que la sienne il la trouue meilleure :
C'est quand l'esprit peu à peu se deçoit,
Et peu à peu les beautez il reçoit
Qu'en son aimee il auoit aperceuës :
Il les retient si viuement conceuës
D'vn eternel et profond souuenir
Que tout à coup il se reuient vnir
Au corps aimé, de façon si estrange
Que s'oubliant en l'aimee il se change :
Il est l'aimee et ensemble est l'amant,
Tant ha de force vn amoureux tourment.
Mais le vray but de la spirituelle
Metamorphose, est l'autre corporelle :
Lors deux esprits et deux corps alliez
Ne sont plus qu'vn iusqu'à la mort liez.
Le corps humain est l'instrument de l'ame,
Si quelque ioye ou tristesse l'entame
Elle la montre et decele au dehors
Par le moyen des organes du corps.
Comment se peut l'affection connoistre
De nostre esprit qui ne sçauroit paroistre
A l'œil mortel? Nous ne pouuons sçauoir

Ses passions, car on ne les peut voir :
Et par le corps seulement est possible
Que puissions voir cest esprit inuisible.
Comment verront les deux Amans épris
Qu'ensemble vnis s'embrassent leurs esprits,
Si les corps ioints ne donnent témoignage
Que les esprits ont vn mesme courage ?
Regardez-moi la vigne d'vn Ormeau :
Son bras l'estraint du pié iusqu'au coupeau.
Qui connoistroit d'entr'eux la sympathie
Si ce n'estoit que la Vigne se lie
Et s'entortille, auec amoureux tour
Lasciuement se pliant à l'entour ?
L'aimant à soy le rude fer attire,
Tant auec luy se conioindre il desire :
Ainsi l'on voit qu'au monde il n'y a rien
Qui s'accordant d'vn amoureux lien
Ne vueille encor d'vnion corporelle
Manifester son amour mutuelle.





CXVIII

CONTRE L'HONNEVR

Ie ne me plains d'Amour, de ma Foy, ny de vous,
Ie me plains de l'Honneur qui nous aueugle tous,
De l'Honneur vieil Tyran qui commande le monde,
Faisant que dessus luy toute chose se fonde :
Et si c'est vn nom vain sans profit ny plaisir
Qui met empeschement en l'amoureux desir,
Nom qui cause auiourdhuy les querelles douteuses,
Qui seul pipe au besoin les Pucelles honteuses.

Les hommes n'auoyent-ils assez d'inuentions,
Assez d'autres frayeurs pour leurs afflictions,
Et assez d'autres maux sans luy donner naissance ?
Ah que petite chose aux Amans fait nuisance !
Les hommes contre eux mesme ont ainsi machiné

Cet incurable mal qui les a ruiné :
Qu'ils ont bien déchirée et noblement trahie
La Nature innocente indigne d'estre haie,
Faisant naistre ce monstre ennemi des bienfaicts
Que cette bonne mere aux humains auoit faicts :
C'est luy qui tourne en fiel le miel de toute ioye,
L'vsage corrompant de tout ce qu'elle enuoye :
C'est luy qui nous contraint au labeur importun
Qui fatigue nos cœurs d'vn exemple commun,
Ramenant deuant nous les fourmis et abeilles.
On raconte de luy mille estranges merueilles,
Mais quiconque les croit n'a pas le cerueau bon,
Et se donne la faim du pauvre Erisicthon.

Las! que ie porte enuie aux animaux plus rudes
Qui ne tombent au ioug de telles seruitudes,
Et ne prestent l'oreille aux fables de noms vains,
Comme sont les cerueaux des fragiles humains.
La louange d'Honneur leur est si coutumiere
Qu'ils luy font maintenant Nature chambriere :
O trop mechantes loix pleines d'iniquité,
Par qui toute douceur perd le goust de bonté
Puis qu'elles font cueillir des chardons infertiles
Où Nature a semé de bons épics vtiles.
Mais qu'est-ce que l'Honneur ? ce qui nous fait priser ?
C'est plustost ce qui sert à nous martyriser.
L'Honneur est seulement vne folle hérésie :

L'Amour est la vertu que Nature a choisie :
En suiuant la Nature on ne peut s'égarer,
Et pource auec Amour on ne sçauroit errer.
La Nature est pour nous qui d'aimer nous commande,
Et l'Androgyne aussi sa moitié redemande :
De là vient que ie brule et si ne sçay comment
Exprimer mon ennuy tant il est vehement.
Ie sçay bien toutefois qu'indomté ie desire
De languir sans limite en si plaisant martyre.
Ce n'est pas d'auiourd'huy que m'oyez lamenter
Encontre luy qui vient nos souhaits arrester,
Car vne tour d'airain nos approches n'engarde,
Ny distance de lieux nostre bien ne retarde :
C'est l'ombre fantastiq du fantosme d'Honneur
Qui comme épouuantail aux ignorants fait peur :
Ainsi que les enfans ont crainte de tenebres
S'imaginant d'y voir quelques esprits funebres.
Ce nom d'Honneur infecte, enuenime et destruit
Les banquets amoureux, et des Graces le fruict.
Sans relâche il tourmente, il poind, il blesse, il pique :
Et qui le considere auec bonne pratique
Connoist que ce don rare et si fort aueuglant
Est des choses qui n'ont que d'estre le semblant
Toutefois ne sont point. Il ne se voit personne
Qui sçachant tel mystere à luy ne s'abandonne,
Sans penser qu'il permet la domination
Des Sens iuges certains à vne fiction,

A Songes fabuleux, à Feintes, à Fumees,
Qui de solide corps ne sont point enfermees.

Ce fantosme importun nous presse les talons,
Il nous empoigne au flanc par tout où nous allons,
Il couche dans nos licts, et, sorcier redoutable,
A disner, à souper, s'assied à nostre table :
Il marche sur nos piés sans iamais estre las,
Et semble qu'à toute heure il deuance nos pas,
Forçant le franc arbitre imposé de Nature.
Ce traistre nous rauist toute bonne auanture,
Et nous tient comme on voit vn Cheual bien souuent
Qui a le mors en bouche, et l'auoine deuant.

Or quant à moy ie dy ce qui gist en paroles
N'estre que pour tromper les viuantes Idoles.
Quiconque estime tant ce faux honneur mondain
Me le face vn petit toucher auec la main :
S'il ne se peut toucher, au moins auec la veuë
Son essence me soit dauantage connuë.
Certe il est inuisible, intouchable, et s'il poind :
Vne fieure ou la goute aussi n'apparoist point,
Toutefois nous destruit : I'ose en verité dire
Que la peste d'Honneur est cent mille fois pire
Que n'est la Ialousie ou tout autre malheur.

Vous conduisez vos pas sur sa trace d'erreur

En la mesme façon qu'vn aueugle se laisse
Conduire par son chien qui ses voyes adresse :
Car il ne le voit point et s'il chemine aprés.

Il se peut raconter mille argumens exprés
Qui montrent ce Tyran estre vostre adversaire,
Mais leur infinité me contraint de me taire.
Cependant ie suppli les Dames de s'armer
Contre ce faux serpent qui leur défend d'aimer,
Dragon qui sous leur sein demeure en sentinelle.

Et vous la plus puissante au secours que i'appelle,
Armez-vous la première : ha! dessillez vos yeux
Pour connoistre comment on vous seme en tous lieux
Des haliers espineux et cuisantes orties
Pres les ieunes boutons des roses bien fleuries.
Ie vous pry desormais ne mettez en auant
Ce nom faict à plaisir qui est moins que le vent,
Et ne m'alléguez plus : « Ie haïrois ma vie
La voyant de reproche ou de honte suiuie ! »
Ce sont propos d'enfans remplis de vanité,
En preuue asseurément se voit la verité.





CXIX

BAIZER

Ma folastre, ma rebelle,
Mon desir, ma pastourelle,
Ie baizerois mille coups
Ton front, tes yeux, et ta bouche :
Mais quand ma langue les touche
Mes deux yeux en sont ialoux.

Quand ie te baise et rebaise.
Et ma léure est à son aise
Pressant la tienne ardemment,
Quand le pourpre de ta iouë
Fait qu'à baisoter ie iouë,
Mes yeux en ont le tourment.

Quand, baisant, tes yeux ie presse,
O ma douce enchanteresse,
Mon ame, mon cœur, mon œil,
Mon plaisir, ma mort, ma vie,
Mes yeux pleins de ialousie
Sont en incroyable dueil.

Ils sont voilés d'vne nuë,
Car ils ont perdu la veuë
De tes yeux verds frétillars,
De ta iouë si douillette,
De ta léure vermeillette,
Et de tes ris babillars,

De tes ris mollets qui chassent
Les ennuis qui me pourchassent,
Mes esprits rasserenant :
De tes ris douillets qui tirent
Mon ame à soy qu'ils martyrent,
En tes lacs la retenant.

Deuant toy mes soucis meurent,
Mes souspirs esteins demeurent
Deuant tes ris gracieux
Comme sous la souefue haleine
Des Zephyrs se rassereine
L'azur émaillé des cieux.

Comme le soleil dechasse
Devant les rais de sa face
Vne poisseuse espaisseur,
Quand par le paisible vuide
Ses cheuaux perlez il guide,
Luisant de blonde lueur.

Ainsi petite mignarde
Quand ton œil ses rayons darde
Benignement dessus moy,
Tout mon cerueau il essuye
De ceste amoureuse pluye
Que ie verse absent de toy.

Las ! c'est vne estrange guerre
Quand ma léure à toy se serre,
Mes yeux ne peuuent durer.
Comment donc à ton seruice
Qu'vn Dieu mesme s'esiouisse
Pourrois-ie bien endurer ?

Quand mes yeux, mignardelette,
Quand mes yeux, friandelette,
Sont ialousement faschez,
S'il aduient que i'entretienne
Ma léure contre la tienne,
L'vn dessus l'autre panchez.



CXX

D'VNE FONTAINE

Pour Marguerite d'Aquauiue (1)

QVICONQVE sois, Amant, que mesme Dieu vainqueur
Tient comme moy vaincu d'vne estrange rigueur,
Preste l'oreille au son de ma langue plaintiue,
Et entens comme vn feu m'attise en l'onde viue.
I'errois parmi les monts, les fleuues et les champs,
Ie portois l'arc vouté : de cris longs et trenchans
Les forests resonnoyent sous ma voix chasseresse,

---

(1) C'était mademoiselle d'Atrie, qui fut depuis comtesse de Chasteauvillain. Charles IX en était épris. C'est lui qui parle dans cette pièce. — Ronsard a écrit sur le même sujet les vers d'Eurymedon et de Callirée qui se trouvent dans ses Amours. T. I, p 250 et suiv., de l'éd. donnée par Prosper Blanchemain. (Paris, Jannet, 1856, in-16.) Voy. aussi p 86, ci-dessus.

Et d'œles en courant s'emplumoit ma vitesse :
Dans les manoirs fueilleux toutes les Deitez :
Faunes, Satyres, Pans entournoyent mes costez :
Et Diane iamais, qui les siens fauorise,
N'aima tant Orion dont elle fut éprise,
Qu'elle me cherissoit : Ie brandissois les dards,
Et reuerois le Dieu commandeur des soudars,
Bref, i'vsois ma ieunesse en tout braue exercice,
Ennemi de paresse et de honte et de vice,
Y mettant mon estude auec telle vigueur
Que pour l'affection moindre estoit mon labeur.

Tandis d'ardant courroux Venus fut attisee
Voyant qu'entre les Dieux ie l'auois méprisee,
Et pour vanger ce tort vint à la chasse vn iour :
Son espaule sonnoit sous le carquois d'Amour
Rempli des meilleurs traits qu'il se met en réserue,
Pour faire d'vn grand Dieu la raison toute serue.
A fin de me tromper elle emprunta la voix
De celle à qui par tout obéissent les bois,
Et me vint rencontrer tout lassé de la Chasse,
Et conduisit mes pas en vn plaisant espace,
Espace bigarré de l'émail du Printemps
Où Flore et les Zéphirs hebergeoyent en tout temps :
Les prez y rousoyoyent de mainte goute clere :
Là s'habilloit de bleu l'Eclaire arondeliere,
L'Adiante non moite, et le Gramen noüeux

Et le trefle y croissoient par les pastis herbeux.

Vne source y estoit d'eau viuement coulante
Iusqu'au fond sans limon comme argent sautelante
D'odorantes couleurs ses bords estoient garnis,
Là sentoit bon la fleur du beau sang d'Adonis :
Là rougissoit la fleur du sang d'Aiax éclose :
Là commandoit le Lys, là boutonnoit la Rose,
Là son pourpre odorant la Violette auoit,
Et celle qui se tourne au soleil s'y trouuoit.

Sur toutes se haussoit la ronde Marguerite
Dont le blanc incarnat mieux qu'autre fleur merite
A paroistre premiere en la prime saison,
Fleur qui m'a dérobé mes sens et ma raison,
Fleur qui guarist la playe estant prise en breuuage
Mais changeant sa vertu me naure dauantage.
Le rameau du Lierre en ceinture grimpé
Y tient le Myrte verd de nœuds envelopé,
Et la Vigne ioyeuse ambrasse de main torte
Le haut Orme branchu qui rien qu'ombre n'apporte

Au fond de la fontaine en-lieu de blond grauois
Luisoit le Diamant qui honore les doigs :
Le Saphyr azuré, l'Hyacinthe, et encore
La pierre qui de verd sa robe recolore :
Agates et rubis, riches d'vn lustre beau

Et non pas les sablons iaillissoyent du ruisseau :
Dessus tout m'y plaisoit mainte perle pesante, (1)
Ronde, claire, polie, à mes yeux reluisante,
Qui ne cedoit en pris aux perles que l'enclos
De la mer rougissante enfante dans ses flots.
Perle fille du Ciel, fille de la rousee,
Plus qu'autre ta beauté par moy sera prisee.

Les Feres ne troubloyent ce ruisseau voyager,
Ny les troupeaux béllans, ny l'oyseau passager,
Ny l'homme qui conduit ses pas à l'auanture.
Sans plus les Déitez hantoyent cette verdure.
Callirée y estoit pour me faire mourir,
Faisant la Marguerite outre saison fleurir.
Si tost que ie la vey flamboyante de grâce
Et de rares beautez, vne frayeur embrasse
Tous mes sens esperdus, et ie n'eu le pouuoir
Tant ie fus estonné, presque de les r'avoir.

Venus adonc qui veit l'heure bien opportune
Banda son arc plié comme vn croissant de Lune,
Me trauersa le cœur du trait le plus pointu
Et le moins incertain à montrer sa vertu :
Contre les Immortels luy sert telle sagette

(1) Allusion au nom de Marguerite qui signifiait aussi *perle*.

Que l'arc obéissant de sa corde ne iette
Qu'il ne rende soudain les blessez amoureux.
Apres qu'elle m'eut fait, d'vn beau coup, langoureux,
D'vn vol s'euanouit en l'aerine plaine,
Comme se perd au vent vne fumeuse haleine,
Et s'enuola dans Cypre aise de mon tourment.
Cependant ie senti vn mal plus vehement,
Et logea dans mes os vn feu qui n'est pas moindre
Que l'Etnean fourneau qui ne cesse de geindre :
Vn grand ruisseau de flamme en mes veines boüilloit
Qui plus estoit contraint et plus me trauailloit.

Comme un peu de flameche vn chaume sec allume,
De petit vn grand feu s'élargissant consume
Ondeux comme vn torrent, tout le chaume leger :
Il craquette en l'ardeur qui le vient saccager.
Ainsin en vn moment la flamme commencee
M'embrasa tout le corps, le cœur et la pensee.

Pour esteindre le feu qui m'alloit deuorant
Tout plat ie m'accoudé sur le bord murmurant,
Et du creux de la main puisé l'onde azuree
Pensant que ma chaleur en seroit moderee,
Pour le moins si du tout elle ne s'esteignoit.
Hélas! mais comme en l'eau ma bouche se baignoit
Elle aualoit encor dauantage la flame,
Qui, soufreuse, asprissoit la fieure de mon âme :

Plus ie humois de l'onde et plus ie me perdois :
Non autrement que soufre en mes veines i'ardois,
Soufre, lequel enduit sur les torches de cire
La lumiere prochaine incontinent attire.
Qui eust pensé trouuer vn feu si vehement
En l'eau qui est contraire à ce chaud element?
Lors ie pensois en moy : Cette argentine course
Est-elle point semblable à l'Africaine source
D'Ammon, qui à mi-iour gelle par sa froideur,
Puis à l'aube et au vespre est boüillante d'ardeur?
Possible en autre temps elle sera gelee
Et me refroidira comme elle m'a brulee.
Mais en vain i'attendois remede au mal d'aimer :
Car soit que le Soleil se plongeast en la mer,
Soit qu'il frapast le chef des Indiques montagnes,
Soit qu'égal il partist le iour par les campagnes,
L'eau viue me sembloit et de braise et de feu,
Et ma soif s'augmentoit tant plus i'en avois beu.
Ainsi le beau Narcisse amoureux de soymesme
Pour estancher sa soif en sentit vne extréme,
Vne soif amoureuse, et seulement la mort
Luy fit perdre la soif et l'ame sur le bord.

Abusé que i'estois ie tâché de comprendre
La cause de mon mal! Qui pourroit se defendre
Des embuches d'Amour? Par les veines de l'eau
Il auoit respandu son souphre et son flambeau,

Sa fureur, son desir, son plaisir, sa tristesse,
Et tout ce qui guarist vn Amant ou le blesse :
Si bien que dés le temps que l'eau viue ie vy
Autre bien, autre obiet, autre œil ne m'a rauy,
Et ne me puis lasser de contempler sa face,
Ny de la Nymphe aussi Deesse de la place,
Qui surmonte ses sœurs d'vn maintien releué,
Tel que l'Arbre à Cybele en vn mont eleué.
Hippolyte guidant l'escadron effroyable
D'Amazones, portoit vne taille semblable,
Quand Hommace guerriere elle alloit rauageant
Les nations de l'Ourse, où Boré va logeant,
Ou quand du feu de gloire asprement allumee
Terrassoit à ses piés vne Getique armee.

Dans le cristal de l'onde elle luist à trauers,
Comme on voit entre-luire ou les blancs Lys couuers
D'vn verre transparant, ou les images faites
D'iuoire bien poly, diuinement portraites :
Bref, tant d'aise me poind que ne me puis saouler
De voir ce qui mon cœur ne cesse d'affoler :
Ny le soing de Cerés, ny le souci de prendre
Le repos de la nuict en ma paupiere tendre,
Ny autre passetemps ne m'en peut retirer :
Mon soucy, mon plaisir est de me remirer
En l'eau viue tousiours d'vn lieu si delectable,
Et regarder son cours d'vn œil insatiable.

Ce qu'on escrit d'Hylas par les Nymphes tiré,
Qui eurent de son teint le cœur enamouré,
Est qu'il sentit d'amour la peste boüillonnante
Aupres d'vne fontaine : où la beauté luisante
Des Naïades du lieu tellement le rauit,
Qu'attaché par les yeux depuis il ne suiuit
Hercule le domteur des Monstres de la terre :
Et n'eut soing ny d'Argon, ny de courir conquerre
La toison Phryxeenne, estant comme ie suis,
Si captif, qu'il ne peut s'en retirer depuis.
O source d'onde viue, ô gloire des fontaines,
Source de mes plaisirs, et source de mes peines,
Source de mes pensers, source de mes douleurs,
D'où ie puise mon heur ensemble mes malheurs.
L'onde qui se dérobe és veines de la terre,
Qui par chemins cachez les riuieres desserre,
Comparable à ce sang qui nos membres soutient,
Coulant et recoulant à la source reuient
D'où premier elle vint, et puis de là retourne
Encore en l'Ocean de tous fleuues la bourne,
Pour recourir apres en circulaires tours
Sans repos à l'endroit où commence son cours.

Ainsi tous mes Pensers de cette eau viue naissent
Et l'écoulant en moy d'vn long ordre ne cessent
De recouler apres à leur commencement,

Pour retourner encore en mon entendement.
De mesme les vapeurs qui de terre s'eleuent
Jusqu'au milieu de l'air, incontinent se creuent
En gresle et en pluye, et d'en haut s'écoulant
Pour apres remonter : ce Penser qui domine,
Ainsy de moy à vous, de vous à moy chemine.





CXXI

CHANSON

Ie ne me plains de la foible puissance
Que ma raison a eu pour sa defense :
Mais ie me plains du vol de mon Penser
Qui veut si haut ses œles auancer.

Ie ne me plains de ma Ieunesse promte,
Ny du combat de l'Archer qui me domte :
Mais ie me plains que ie ne suis égal
A sa grandeur, cause de tout mon mal.

Ie ne me plains que mon œil à toute heure
Noyé de pleurs, gemist, lamente, et pleure :
Mais ie me plains de ma langue qui veut
Celer mon mal, et mon œil ne le peut.

Ie ne me plains que mon cœur ha la playe,
Et d'vn bien feint qu'il sent la douleur vraye :

Mais ie me plains que son mal luy plaist tant
Que ce seul mal le peut rendre contant.

Ie ne me plains que mon cœur las de viure
Me veut laisser comme traistre, et la suiure :
Mais ie me plains que mon cœur estant sien
Ie ne diray que son cœur sera mien.

Ie ne me plains d'vne si douce flame
Que ses beaux yeux attisent en mon ame :
Mais ie me plains que mon mal est venu
De ses regards sans qu'il leur soit connu.

Ie ne me plains qu'il faut que ie souspire
Et nuict et iour en si cruel martyre:
Mais ie me plains qu'Echo seule me plaint,
Et de pitié comme moy se complaint.

Ie ne me plains que sa beauté si grande
Me tient captif et qu'elle me commande :
Mais ie me plains, venant à l'approcher,
Qu'elle est Meduse et ie suis un rocher.

Ie ne me plains que ma playe est mortelle,
Et qu'en l'aimant ie meurs pour l'amour d'elle :
Mais ie me plains qu'elle ne sçaura pas
Que son amour me cause le trespas.





CXXII

CHANSON

OR' que le plaisant Auril
Tout fertil
Donne aux Plaines la verdure,
Et Iupiter à son tour
Fait l'amour,
Ie veux imiter nature.

Voicy les iours de Venus
Reuenus
Où fait l'amour toute plante :
La terre grosse produit
Vn beau fruict :
Ores toute chose enfante.

Tout rit : iusqu'au fond du cœur
Vient l'ardeur
Qu'en ce mois Venus elance.
L'vniuers de bout en bout
Sent par tout
Sa chatouilleuse puissance.

Mille especes d'animaux
Inégaux
Sur les campagnes bondissent,
Et de Cupidon poussez
Insensez
De leurs femelles ioüissent.

Voyant le flambeau d'aimer
Enflamer
Les cieux, la mer, et la terre,
Dois-ie mettre à nonchaloir
Le vouloir
Du Dieu qui me fait la guerre?

Bien que iamais ta beauté
N'a esté
Moins de mon cœur esprouuee,
Si est-ce qu'à ce doux temps
Ie la sens
Plus en mon ame engrauee.

Mon feu croist en ce beau mois,
Toutefois
Quand l'Hyuer nous viendra poindre
De violente froideur,
Ma chaleur
Ne se pourra faire moindre.

L'âge du Printemps defaut
Par le chaud,
Et l'Hiuer chasse l'Autonne;
Mais i'ay en toute saison
La prison
Où ta beauté m'enuironne.

Pour vn autre feu nouueau
Le flambeau
Qui m'échauffe la poitrine
Ne peut s'estaindre iamais :
Ie me pais
D'vne flamme trop diuine.

L'animal au feu naissant
Et croissant,
Tout soudain cesse de viure
S'il s'eloigne tant soit peu
De son feu :
Ainsi ie meurs sans te suiure.

En ce feu ie me nourris,
C'est mon ris :
Ma brulure c'est mon aise :
Mon plaisir, mon aliment,
Seulement
Ie respire en telle braise.





CXXIII

CHANSON

La blanche Violette
En ce doux mois fleurist,
Mainte fleur nouuelette
De toutes pars blanchist.
Mais des printanières couleurs
Mon Immortelle
Est la plus gentille et plus belle,
La fleur des fleurs.

O belle fleur, cause de mes douleurs,
Mon Immortelle,
De ta beauté la fleur nouuelle
Fais que ie meurs!

Maintenant la prairie
Au soleil se fiant,
Apparoist embellie
D'vn émail variant :
Mais en vain, si le vermeil teint
Du beau visage
Qui eleue au Ciel mon courage
Les fleurs esteint.
O belle fleur, etc.

Pour tistre vne couronne
A son chef vertueux,
Où l'Amour m'emprisonne
Au ret de ses cheueux,
Ie veux les thresors butiner,
Qu'espand la terre,
Qui ialoux se feront la guerre
Pour s'y donner.
O belle fleur, etc.

Le blanc Lys et la Rose
Voudront auoir l'honneur
Que leur moisson repose
Sur ce chef de bonheur :
Au dessus d'elle on pourra voir
Comme vne nuë
Qui verse vne pluye menuë,

Ces biens pleuuoir.
O belle fleur, etc.

Toute fleur amoureuse
Voudra s'en approcher,
S'estimant bien-heureuse
Telle Nymphe toucher,
Qui comme Aurore ha tousiours plein
De cent fleurettes,
Où les amours font leurs cachettes,
Son riche sein.
O belle fleur, etc.

En elle prenant vie
On les verra fleurir,
Et si Flore d'enuie
Les contraint y perir,
Ainsi que moy languir leur plaist
Pour telle face,
Qui le beau du Printemps efface
Tant belle elle est.
O belle fleur, etc.

Le doux Printemps ne dure
Sinon trois petits mois,
Et l'estrange froidure
Le perd souuentefois :

Mais iamais ne sera defaict
Par le Boree
L'Auril de ma Nymphe admiree
Tant est parfaict.
O belle fleur, etc.

Il faut que ie confesse,
Faisant comparaison,
Que ma belle Deesse
Vainq d'Auril la saison,
Bien qu'il aye le Rossignol
Qui son aimee
Courtise dessous la ramee
D'amour tout fol.
O belle fleur, etc.

Ce gay chantre rustique
Qui dans vn verd buisson
D'vne douce Musique
Decoupe sa chanson,
S'il oyoit Madame chanter
Voudroit apprendre
Au tuyau de sa gorge tendre
A l'imiter.
O belle fleur, etc.

Donc le Printemps s'en aille

Au loin quand il voudra,
Le beau qui me trauaille
Iamais ne defaudra :
Ie voy le gracieux Printems
En sa presence,
Lorsque i'endure son absence
L'hyuer ie sens,
O belle fleur, etc.





CXXIV

CHANSON

Le beau visage de ma Dame
D'vne si blanche neige est teint,
Et d'vne si vermeille flame
Qui tousiours flambe et ne s'esteint,
Qu'Amour de ses beautez épris
Doute qui emporté le prix,
Et luy qui de tous est vainqueur
Vaincu se connoist en son cœur.

La flame douce et amoureuse
Esparse en son teint gracieux,
Est dessus la branche espineuse
Vne Rose éclatante aux yeux,

Qui découure le paradis
De ses boutons espanoüis,
Quand le Soleil haussant le iour
Laisse d'Orient le seiour.

Et sa blancheur estincelante
Apparoist telle que de nuict,
La Lune sur l'eau non mouuante
De ses rais tremblotans reluit,
Scintillant à menus rayons
Lors que plus serain nous voyons
Le temps et le Ciel esclairci,
Chassant le nuage obscurci.

Ainsi la Beauté est si belle
A qui ie me trouue soumis,
Que ie ne la croy naturelle
Tant les Dieux luy furent amis :
Et le reste qui précieux
S'estime en la terre et aux cieux,
Ie pense sans estre deceu
Que ce n'est rien, ou c'est bien peu.





CXXV

CHANSON

Voici le iour commençant le Caresme,
Fiere à qui plaist la tyrannie extresme,
Allez au temple pour sçauoir
Combien foible est nostre pouuoir.

Pour abaisser la mondaine arrogance
On dit à tous : Ore ayez souuenance
Que de cendre vous estes faicts,
Et qu'en cendre serez defaicts.

Si n'y croyez, vous le pouuez apprendre
De moy reduit par vos beautez en cendre,
Tant l'amoureux feu s'allumant
M'a saisi pour son aliment.

Puis que la fin est si vile et si basse,
A quoy vous sert tant d'orgueil et d'audace?
    Que sert de vous fier en vain
    A beauté qui coule soudain?

Beauté du corps n'est qu'vne ombre legere,
C'est de l'Auril vne fleur passagere,
    Qui sur les arbres s'éleuant
    Tombe à l'assaut du premier vent.

Aime celuy qui t'aime, honore et prise :
C'est la grandeur d'vne ame bien apprise
    De mettre en mesme égalité
    La douceur, grandeur, et beauté.

Ainsi se fait le grand Soleil parestre
D'autant petit, que plus on le voit estre
    Hautement leué dans les cieux
    Pour éclairer en ces bas lieux.





CXXVI

CHANSON

Ie veux mourir, le malheur m'y conuie :
Il est besoing qu'en mon esprit i'inuente
Quelque moyen pour faire plus contente
La Dame ingrate à qui desplaist ma vie.

O belle ingrate, il me faut satisfaire
A ton dedain qui me fait iniustice,
Et toutefois allant au precipice
Du regne obscur, moins de trauail i'espere.

I'espère auoir là-bas moins de souffrance :
Car à la fin ta beauté sans égale
Viendra toucher à la butte fatale
Pour y sentir du feu la violance.

Là conuiendra que ton esprit descende
En la prison horrible et tenebreuse
Pour éprouuer la flamme dangereuse
Qui m'ard le cœur sans que rien me defende.

Tu ne pourras euiter cette braise
Changeant de place, et lors toute suiette
N'auras à ieu par subtile defaite
Ce beau tourment qui me change en fournaise.

Lors bien-heureux, ô douceur amoureuse!
I'adouciray le tourment de ma peine,
Le temperant de la douleur certaine
Que souffrira ton ame dedaigneuse.

Double sera le rigoureux martyre,
Double le mal et l'angoisse plus forte
Qui te viendra de ma dépouille morte,
Dont maintenant tu ne te fais que rire.

L'vn pour autant que tu donnes, Cruelle,
La mort, hélas! à celuy-là qui t'aime
Plus ardemment que ses yeux, ny soymesme,
Tout attrempé d'vne amour eternelle.

L'autre pourtant que tu seras sans cesse
Auec celuy qui deplaist à cette heure,

Tant qu'il conuient pour te plaire qu'il meure
A fin qu'il vainque en mourant ta rudesse.

O que mon feu, mes tourmens, et ma plainte
Me seront doux! que mon mal sera maindre
Quand ie verray celle qui me fait plaindre
Estre en ces lieux, où ie seray, contrainte!





CXXVII

CHANSON

Loin de ta lumiere,
Themis mon amour,
Viure ie n'espere
Ny voir vn beau iour :
Les plaintes funebres,
Les noires tenebres
Seront ma clairté.
Bien ie me puis dire
Enfer de martyre
Loin de ta beauté.

La terre amoureuse
Sa grace destruit
Quand la flamme heureuse
De l'Esté s'enfuit :

Ainsi ton absence
M'oste l'esperance
De felicité.
Bien ie, etc.

Ces hautes pensees
Qui viuoyent en moy
Seront effacees,
Ainsi que ie voy
Les fleurs et les herbes
N'estre plus superbes
Par l'obscurité.
Bien ie, etc.

Mon eclipse brune
Sent l'effect pareil
Que souffre la Lune
Perdant le Soleil :
Car de l'opposite
Qui mes yeux limite
Ton iour m'est osté.
Bien ie, etc.

Aux antres où i'erre
Je dy mes secrets,
Tant qu'il n'y a pierre
Si dure aux regrets

Qui mon dueil ne plaigne,
Et pour moy ne daigne
Rompre sa durté.
Bien ie, etc.

Mes larmes qui moüillent
L'herbe en mon chemin,
Tristement la soüillent
D'vn amer venin :
Le troupeau champestre
Qui s'en vient repaistre
De mort est domté.
Bien, ie, etc.

Les plus tristes plaintes
De tous les amans
Sont parolles feintes
Pres de mes tourmens,
Et rien ne sustente
Mon ame mourante
Que ton nom chanté,
Dont ie me puis dire
Enfer de martyre
Loin de ta beauté.





CXXVIII

DE LA RIGVEVR

Ce n'est assez d'auoir la taille belle,
Et ressembler à Venus l'immortelle,
Comme elle vint sur le mont Ideen
Pour estonner le pasteur Phrygien,
Et conquerir cette pomme doree
Qui se deuoit à la plus honoree.
Ce n'est assez d'enflammer à l'entour
Le Ciel ioyeux des rais de vostre iour :
Ce n'est assez de ietter mille flames
Et mille traits pour saccager nos ames :
Ce n'est assez, Deesse, de sçauoir
Qu'on est heureux alors qu'on vous peüt voir.

Toute beauté qui fierement dedagne
L'humanité pour fidelle compagne,

Reste inutile et demeure sans prix :
Par la douceur s'animent les esprits,
Aucune fleur ne se trouue agreable,
Bien qu'elle soit de couleur delectable,
Si de sa force elle n'enuoye au cœur
En respirant vne douce senteur.
Aussi iamais vne Dame arrogante
Fille d'orgueil, ne se monstre plaisante,
Bien que toute autre elle excede en beauté
S'elle n'y ioint l'humaine priuauté.

Lucrece dit que la liqueur mielleuse,
Comme le laict, est tousiours doucereuse
Pour auoir pris d'Atomes ronds et doux
Son Estre tel que nous sentons aux gousts :
Et que l'Absinthe ha contraire nature
Rempli de forte et d'amere pointure,
Pour estre fait d'atomes plus crochus
Qui de leurs haims reuéches et fourchus
Tranchent nos sens, et d'une rude entree
Vont efforçant la chose rencontree.
Pareil reproche est conuenable aussi
Pour la beauté reuéche à la merci :
C'est que le Ciel d'atomes l'a forgee
Tels que sont ceux dont se forge une espee,
Atomes durs, aspres, hameçonnez,

Qui pour tuer ont esté façonnez.

Autant qu'on voit la rigueur d'vne scie
Qui d'vn bruit aspre à nos oreilles crie,
Estre inegale aux accords et doux sons
Flatans nos cœurs d'agreables chansons :
Autant se voit vne parole douce
Qui touche aux sens, qui les flate et les pousse,
Estre excellente, et du tout surpasser
Celle qui vient nostre oreille offenser.
Donc rien de beau, n'est point beau, ce me semble
Si la douceur à beauté ne s'assemble.

Le doux Printemps est beau pour les soupirs
Que doucement engendrent les Zephyrs :
Et tousiours belle on nomme la iournee
Où des grands vents la troupe mutinée
Ne souffle point, et la terre ne sent
L'eau qui de l'air sur elle redescend :
Le marbre est beau pour sa superficie
Douce au toucher, reluisante et polie :
La soye est belle et se fait rechercher
Pour estre prime et douillete à toucher :
Donc toute Dame à l'amitié rebelle
N'a merité louange d'estre belle.





CXXIX

LE SONGE D'VN PESCHEVR

A Monsieur de Souuré (1)

Le bon Demon qui au sommeil preside,
Par deux portaux hors de sa grotte humide
Fait ici bas tous les Songes sortir
Que faux ou vrais il nous veut départir.
L'vn tout de corne est la secrette voye
D'où ce Dieu lent les vrais Songes envoye.
L'autre reluist d'iuoire blanchissant
D'où le faux Songe en nos cœurs va glissant.
Ores ie veux te remettre en memoire
Vn Songe faulx de la porte d'iuoire,

---

(1) Maître de la garde-robe du Roi.

Tel que souuent Morphée en fait auoir
Aux sens trompez d'imaginé vouloir.

La Pauureté, soucieuse, reueille
L'homme au trauail, et sage le conseille
De ne donner aux membres ny aux os,
Ny à l'esprit vn moment de repos.
Elle a trouué les arts et la science :
Elle est tousiours pleine de diligence :
Car le souci ne laisse sommeiller,
Mais importun nous presse de veiller :
Et tant soit peu si le dormir assomme
Dessus ses yeux les paupieres de l'homme,
Incontinent ce soing qui le poursuit
Le vient troubler : puis le Somme s'enfuit.

Deux bons Vieillards qui sur l'eau poissonneuse
Cherchoyent leur vie en peine souffreteuse,
Lors que Phebus ses rais alla cacher,
Firent des licts (afin de se coucher)
Auec des ioncs et tentes de feuillage,
Dessus le bord du murmurant riuage.
Ils reposoyent sur les feuillars sechez :
Tous leurs labeurs pres d'eux estoyent couchez,
Tous les outils de leur mestier humide,
Tout ce qui sert dessus l'onde liquide :
Cannes, paniers, lignes, nasses, filets,

Prisons d'ozier, et labyrints de rets,
Tramail quarré, plomb pesant, rouges tuiles,
Cordes, liege, à ce trauail vtiles :
Bref, mille engins, couuertures et peaux,
Mantes, bonnets, vestements et chappeaux.

De ces Pescheurs tel estoit l'equipage,
Et tel en tout leur plus riche heritage :
Entre eux logeoit la pauureté sans plus,
Ils n'auoyent rien qui leur fust superflus :
Et leur voisin c'est la mer qui repousse
Leur dur taudis, d'ecumeuse secousse.
Le Chariot qui en tenebres luit
N'auoit attaint de son cours la minuit,
Quand le souci des peines coutumieres
A ces Pescheurs déferma les paupieres :
Ils s'exhortoyent l'vn l'autre pour chanter
Quand l'vn des deux ainsi va raconter.

LE PREMIER PESCHEVR.

Ceux, compaignon, mentent bien qui assurent
Qu'au temps d'Esté les nuicts courtes ne durent
Quand les lons iours éclairent aux humains :
I'ay desia veu dix mille songes vains,
Et si encor celle là qui rameine
Le blond Soleil, d'Orient est lointaine.
O que des nuicts le cours est spacieux !

LE SECOND PESCHEVR RESPOND.

C'est le labeur qui te rend soucieux,
Faisant sembler leur carriere plus lente :
Mais ie te pry, dy moy, qui te tourmente ?

LE PREMIER PESCHEVR.

Sçais-tu iuger des songes, qui souuent
Viennent de nuict les hommes deceuant ?
Ie te voudrois faire part de ma ioye
Comme en peschant commune est notre proye.
Vn doux songer s'est à moy presenté,
Que ton esprit bien expérimenté
Sçaura soudain par bon aduis comprendre,
Pour en apres ma fortune m'apprendre.
Celuy sçait bien des songes deuiner
Qui peut sçauant les faicts imaginer,
Qui ha l'esprit comme demi-Prophete
Pour discourir d'vne chose secrete,
Qui ha le chef pourveu d'entendement,
Le cœur colere et prompt à mouuement.

LE SECOND PESCHEVR.

He, que feroit quelqu'vn aupres des ondes
Couché dessus les feuilles vagabondes
Sans receuoir le sommeil oublieux,
Sinon iuger des Songes gracieux
Nous deceuant par diuerses figures ?

Malgré le sort des tempestes obscures
Dans le Palais on trouue à trafiquer,
Et le grand Cerf enseigne à pratiquer.
Mais, compagnon, dy moy quelle mensonge
A pris tes yeux au millieu de ton songe ?

LE PREMIER PESCHEVR.

Quand du trauail pesamment assommé
Ie pris le somme en mon œil enfermé,
Ie n'estois plein qu'à sobre suffisance :
(Car en soupant, si tu as souuenance,
Nous epargnons :) Or, en dormant ie vey
Vn tel obiet que i'en fu tout rauy.

Il me sembloit que dessus vne roche
I'estois assis auecques mon haim croche
Pour épier les poissons dessous l'eau,
Et qu'à mon haim s'en accrochoit vn beau.
Le chien dormant songe au pain bis qui entre
A gros lopins de sa gueule en son ventre,
Et moy Pescheur ie songeois au poisson.
Il me sembloit que pris à l'hameçon
Pendilloit vn de la troupe nageante,
Se debatant d'ecaille sautelante :
Son sang couloit, et de son battement
Faisoit plier mon pescheur instrument.
Lors ie voulu tous mes efforts estendre :

Car ie craignois que ie ne peusse prendre
Ce beau poisson, qui sautant se batoit
Contre mon haim dont le fer l'emportoit,
Puis repensant en sa playe saigneuse
Ie demandois : Plein de douleur ireuse
Poisson blessé, me voudrois-tu happer?
Quand ie le vey ne pouuoir échapper,
I'estends la main, ie le prens, ce me semble.
Et mets à fin le combat tout ensemble.
Dessus le bord ce poisson ie tiré
Dont tout le corps sembloit estre doré.
Si que voyant son écaille dorée
I'eu peur qu'il fust vne chose sacrée
A Amphitrite, ou que Neptune encor
Le tinst sacré comme vn riche thresor.
Tout doucement, ma gauche main y touche.
Et au poisson i'osté l'haim de la bouche
A fin que l'or ne s'y tint accroché,
Puis sur la riue en l'herbe le couché.
Lors ie iuré de iamais n'apparoistre
Le pié sur mer, ains la terre connoistre
Pour commander au metal radieux :
Le doux Sommeil s'enuola de mes yeux.
De tel serment ie n'ay l'ame assurée,
Craignant faulser ma promesse iurée ?
Assure donc, ie te pry, mon penser.

LE SECOND PESCHEVR.

Ah! n'ayes peur, et ne pense offenser
Les puissans Dieux : Ta belle fantaisie
Est chose vaine et pure tromperie :
Si tu n'as pris le beau poisson doré
Par nul des Dieux aussi tu n'as iuré.
Que si veillant tu ne fais l'exercice
(Dessus la mer de ton âge nourrice)
Comme soulois : Tu seras en danger
De n'auoir rien bien souuent que manger
Auec tout l'or qui t'a frappé la veuë.
Mais si au vray ta dextre s'euertuë
En ton mestier de faire son deuoir,
Espere alors force poisson auoir
Pris en tes rets par veritable prise :
Voilà comment chaque Pescheur deuise.

Souvent ainsi i'empogne vn songe vain,
Mais le solide échappe de ma main.
Je te supply, fay que mon songe sorte
L'vn de ces iours par la certaine porte,
Et mon espoir à la fin contenté
En lieu du faux trouue la verité.





CXXX

EN L'HONNEVR DE BACCHVS

Au sieur de la Possonniere (1).

Il ne se faut esmerueiller
Si l'on voit Marin batailler
De pieds, de bras et de ceruelle;
C'est le Thebain, fils de Semele,
Qui de son Thyrse raisineux
A frappé son cerueau vineux.

Hé! mais qui pourroit resister
Contre ce Dieu qui peut domter
Le cerueau des hommes plus sages ?
C'est luy qui hausse nos courages

(1) Claude de Ronsard, frère aîné du poëte.

Qui les combats nous fait gaigner
Et tous les hazards dedaigner.

L'effroy n'assault iamais le cœur
Où se campe ce Dieu vaincueur :
O Bassare, domteur des Indes,
Bien haut mon courage tu guindes!
Ie ne veux estre despité
Contre toi comme fut Penthé.

Ie ne ressemble aux Nautonniers
Qu'au milieu des flots mariniers
Tu fis fendre les eaux marines
Les vestant d'escailles Dauphines,
Ains tousiours i'honore le vin
Où gist vn mystere diuin.

Ce n'est moy qui mets à mespris
Ceux qui de ta fureur épris
Celebrent tes sainctes Orgies :
Ie voy les Bacches estourdies
Euan Iach Iach crier
Et tes triomphes publier.

La Lune n'acheue le mois
Qu'en ce fertile Vandomois

On ne te celebre vne feste :
Chacun donne autour de sa teste
Le Lierre et le Pampre aussi
Et te nomme Chasse-soucy.

Aussi l'on dit que tu passas
Le long du Loir, et que laissas
Ton beau nom à la Denysiere (1)
Voisine de la Possonniere,
Et commandas que les raisins
Chargeassent les couteaux voisins.

La Possonniere de Posson (2)
Se surnomme, non du poisson
Qui des Ronsards nomme la race :
Aussi l'on dit qu'en ceste place
Tu beus tant que tu chancelois
Et là demeurer tu voulois.

Posson, poinson tout begayant
Tu la nommois en tournoyant,
Et c'est cela qui me fait croire

(1) Le château de la Denisière, qui se trouve à trois ou quatre kilomètres ouest de la Poissonnière, appartenait à une branche de la famille de Ronsard.

(2) Le posson ou poisson était une mesure pour les liquides. Il variait de deux litres à un demi-litre. — Le poinçon, très variable aussi, équivalait, en beaucoup de provinces, à un hectolitre environ.

Que tel nom luy donnas de boire,
De boire non les claires eaux
Mais les vins et vieux et nouueaux.

Là, tout le camp qui te suiuoit
Beuuoit sans fin et rebeuuoit,
Tellement qu'il laissa respandre
Tout le plant de la vigne tendre
Qu'il portoit, et au desloger
Oublia de s'en recharger.

Pource meint cousteau reuestu
S'y voit de ce bon plant tortu,
Et en l'honneur du porte-lierre
De Bacchus on vide meint verre,
Le louant d'estre l'inuenteur
D'vne si celeste liqueur.

Semeleen, Thyoneen,
O deux fois né Bœotien,
Preste-nous à la proche annee
Plus grande et meilleure vinee,
Donne que d'icy à cent ans
Ie gouste de tes doux presens.





CXXXI

POUR VN COCV

Le roux Chameau de bosses montueux
Comme les flots bossus et tortueux,
Fit autrefois cette folle demande
A Iupiter qui peut tout en commande.

Veuilles, Seigneur, qui toute chose peux,
Me prester aide et entendre mes vœux :
Fay moy sortir ainsi que droites bornes
Dessus mon front, les pointes de deux cornes,
Le Cerf leger qui n'est pas si puissant,
En ha le chef superbe et menaçant :
Rien ne me sert ma taille belle et haute
Si desarmé de ces cornes i'ay faute.

Il dist ainsi : Mais il fut debouté
De sa requeste, et le Dieu despité,
L'enlaidissant dauantage à merueilles
Appetissa sa teste et ses oreilles
Pour n'auoir pas en sa folle oraison
(Content de soy) demandé la raison.

Braue Cocu, ta priere ordinaire
(A ce qu'on dit) est bien tout au contraire :
Te deffiant de ta femme à tous coups
Et de toy mesme, auec vn soin ialoux,
Tu ne permets reposer ny la Lune
Ny les Demons que le charme importune.
Le Ciel tousiours est trauaillé par toy
Pour t'asseurer de ta femme la foy,
Non cette foy qu'elle doit à l'Eglise
Mais pour ton lict qu'elle t'auoit promise.

Entre les Dieux Concile s'est tenu
Si tu deuois tousiours estre cornu,
Et chacun d'eux a dict en l'assemblée,
Que ta ceruelle estoit bien fort troublée,
Puisque ignorant tu ne demandois pas
Vn bien permis à plusieurs d'ici-bas :
Pourtant qu'au double ils vouloyent que la Plante
En cornichons sur ton chef renaissante
Prist auantage, et qu'elle dureroit

Tant que ta femme aux yeux belle seroit.
Iupiter mesme emprunta le plumage
D'un beau Cocu, quand l'amoureuse rage
Luy fit chercher le doux embrassement
De sa Iunon qu'il aimoit ardemment.

Sois donc Cocu, et ne cuide pas rompre
L'antique loy qui ne se doit corrompre,
Tu es venu pour l'accomplir ici,
Et ce qui doit moderer ton souci
C'est qu'infinis sentent ta maladie.
« Moins fache vn mal souffert par compagnie. »





CXXXII

ODE CHRETIENNE

QVI sera mon secours
En l'ennui de mes iours?
Escoute ma parolle,
O Jesus, et consolle
Mes esprits amoureux.
Montre ta face clere,
Rends mes yeux bienheureux
Par ta saincte lumiere.

Mon cœur est vn amant
Qui te suit ardemment :
Tu es aussi de mesme
Amant de ce qui t'aime.
Vien la voie arrouzer
Dont s'altere mon ame :
Seul tu peux apaiser
Le desir de ma flame.

Tu ne sçaurois haïr
L'ame qui veut iouïr
De ta grace promise,
Et qui tient sa franchise
De ton sang precieux.
Donq pourquoy ne sent-elle
De ces biens gracieux
La douceur immortelle.

Ah! pourquoy laisses-tu,
Sans monstrer ta vertu,
Mes prieres trompées
Estre au vent dissipées ?
Tant de cris espandus
Au milieu de mes plaintes
Sont-ils en vain perdus?
Les amours sont-ce fainctes ?

Mais tu as beau tenter,
Genner et tourmenter
D'vne amour soucieuse
Mon ame desireuse:
Elle ne cessera
D'aimer ce qui la pousse,
Et languissant, dira,
Languir est chose douce.





CXXXIII

PROSOPOPŒE

DE FRANÇOIS DE MAVGERON

Les ames des défunts ont soing de leurs amis,
Et souuent par le Ciel ce bien leur est permis
De reuenir en bas et visiter encore
Ceux que leur saincte ardeur aime plus et honore
Durant que le dormir tient le monde en repos.

L'autre nuit cependant que mon œil estoit clos
Et que i'avois les sens enseuelis du somme,
Mon ame eut vision d'vn celeste ieune homme.

Il estoit tout semblable et d'yeux et de cheueux,
Et de face et de front et de port genereux
Au jeune Maugeron que la Parque ennemie

En l'Auril de son age osta de cette vie;
Il paroissoit un Ange en beauté nompareil
Quand de ces doux propos il toucha mon sommeil.

Ecris, ce me dit-il, ce que ie vais te dire,
Afin que d'age en age on le puisse relire.

Cailus et Saint-Maigrin et Maugeron aussi,
Ayans quitté la terre et tout humain souci,
N'ont toutefois quitté la douce souuenance
De Henry leur seigneur, pere et Roy de la France;
Comment l'oubliroient-ils quand encor chacun iour
Ils sentent les bienfaits de son diuin amour?
Afin qu'icy leur nom de siecle en siecle dure
Il a fondé pour eux obitz et sepulture,
Il leur a fait l'honneur qui se peut faire aux morts,
Il a iusqu'à la tombe accompagné leurs corps,
Il les a bien aimez tant qu'ils furent sur terre :
Maintenant qu'vn tombeau leurs depouilles enserre
Il prie et fait prier à toute heure pour eux,
Afin que leurs esprits soient aux lieux bienheureux;
Si bien que par l'effet de sa saincte priere
Il les a mis au rang des anges de lumiere;
Aussi pour son bonheur sans cesse vont priant
Et de vœux éternels le vont remerciant :
Nul regret ne les poingt de la vie mortelle,
Leur aize est infini, leur gloire est éternelle,

Ils ne viuoient icy que comme les mortels,
Ils reuiuent au Ciel comme Dieux éternels,
Et s'ilz ne laissent pas en terre de reuiure
Dedans le cœur du Roy qui d'esprit les veut suiure,
Ainsy viuans en Dieux, ainsy viuans en Rois,
Ici bien fortunez, là bienheureux tous trois.

Iamais l'humain desir ne s'estend sur les choses
Où la felicité n'ha ses graces enclozes,
Ilz sont donq tres-heureux puisqu'il s'en trouue assez
Qui voudroient par la mort au Ciel estre passez,
Pour sentir les regrets du bon maître et Monarque
Qui du tort faict sur eux blasme souuent la Parque.

Escris qu'vn grand amour outrepasse les bords
De Styx et d'Acheron pour luy non assez forts.
Escris que tous les trois en viuant n'eurent faute
De courage pour faire vne entreprise haute,
Et de vaillans exploits honorer leurs beaux ans,
Mais eurent seulement faute d'un plus long tems,
N'eurent assez de vie, ains assez de courage.
L'ombre ayant dit ces mots ne dist rien dauantage,
Ains soudain reuola sur l'Olympe des Dieux
Quand l'Aurore remet tous les flambeaux des Cieux
Chacun en sa demeure, et leur danse finie
Conte si nul ne manque à telle compagnie.





CXXXIV

COMPLAINTE DE CLEOPHON (1)

CLEOPHON se plaignoit autant qu'on peut se plaindre
En ces mots dont ie veux sa tristesse depeindre,
Les monts, les rocs, les bois oyant son amitié,
Admiroient sa douleur et en auoient pitié.
Telle estoit sa complainte : O mechantes tenebres
Qui me donnez des iours si tristes et funebres,
Pourquoy si promptement auez-vous fait tomber
Le feu qui commençoit encores à flamber?
Pourquoy si tost se perd l'Aurore messagere
D'vne si reluisante et celeste lumiere?

Tenebres, ie vous damne et vous bany là bas

(1) Comme on l'a vu ci-dessus, le poëte désigne sous ce nom Henri III qui pleurait la mort de ses mignons.

Dans le sein du Tartare où le Ciel ne luist pas.
Dans le gouffre de Styx pour iamais retirées
Iamais ne iouïssez des flames etherées,
Puisque vous rauissez à mes yeux leur clarté.

Quand ie pense aux soleils que vous m'avez osté
Tous plaisirs en mon cœur dorment et prennent cesse,
Et en lieu d'eux en moy s'esueille la tristesse :
Alors ie n'ay soucy de quelconque plaisir.
Et mourir pour les suiure est mon plus grand desir.
Mes yeux ont beau chercher un obiet desirable
Ils ne trouuent plus rien qui leur soit agreable :
I'auise tous les lieux où ie les soulois voir;
Mais c'est ce qui plus fort vient mon dueil esmouuoir,
N'y voyant plus les corps qui tant me souloient plaire,
Et ie crois m'esgarant d'vn penser solitaire
Que les cieux où luisoit leur diuin ornement
Portent mesme regret de leur eslongnement.

Vous fustes autrefois, ô chere compagnie,
Icy bas le repos et l'espoir de ma vie,
Vous estes maintenant ma plainte et ma douleur
Le destin nous deuoit permettre ce bonheur
D'allonger d'vn accord ensemble nos iournées,
Ou deuoit à vos ans accourcir mes années.

Car mieux vaut vne mort qui viue à tout iamais,

Qu'vne vie qui meurt, et iamais n'a de paix :
Aucun lieu ne me rit sans vous que ie soupire,
Si vous estiez presens tout me sembleroit rire.

I'ay enterré ma ioye au creux de voz tombeaux
Et i'ay senti pour vous des regrets tous nouueaux;
D'autant que qui sçauroit en sa peine la mienne
Pour douce et pour petite il auouroit la sienne.

On peut représenter d'vn grand feu la couleur,
Mais la peinture manque à montrer sa chaleur;
Aussi l'on ne sçauroit en aucune peinture
Portraire les ennuis qu'en ma perte i'endure.

Le Ciel ha vos esprits qui viuent en repos,
La terre en vn grand temple est l'vrne de voz os,
Et ie garde pour moi voz noms et vostre gloire,
Vos obiets, vos amours d'inuincible memoire.

Quelquefois pour tascher à consoler mon mal,
Lorsque durant la nuit les astres font leur bal,
Et deuant leurs rayons ne sont mis aucuns voiles,
Ie contemple le Ciel tout parsemé d'estoilles,
Et voyant les plus beaux des feux du firmament
Scintiller, ce me semble, à mon œil ardemment,
Ie fay croire à mon cœur que ce sont voz images
Qui m'enuoyent leurs rais comme pour leurs messages,

Se plaisans de me rire et de me regarder,
Au moins ie suis content me le persuader,
Et tant plus i'y regarde et tant plus ie le cuide,
Persuadé d'amour qui iusques là me guide :
Car amour sçait mon mal aspre et grief, et ie sçay
Qu'il luy pese et luy deult de l'angoisse que i'ay.

Si d'an en an reuient la saison printanniere
Plus riante de fleurs, plus belle et plus entiere,
Que ne reuient aussi nostre vie en noz corps,
Apres qu'vn peu de tems elle a couru dehors?
Ha! destins malheureux! qui, durant ces alarmes
A mon chef donnera des fontaines de larmes
Pour fondre en pleurs de iour, pour fondre en pleurs de nuit
De la faueur du monde à iamais esconduit?
Ie me plaindrois sans cesse, et de mes dures plaintes
Toutes places et lieux sentiroient les atteintes,
N'estoit que les soupirs ont pour fin de leurs cours
Qu'on ha honte à la fin de se plaindre tousiours.

Ainsi se lamentoit d'vn accent pitoyable
Cleophon aux humains et aux Dieux venerable,
Et tant sa passion vint toucher doucement
Les cordes de mon ame auecq estonnement,
Que rauy des propos qu'il donnoit à entendre,
Pour les chanter souuent ie voulus les aprendre.





CXXXV

LES NYMPHES FRANÇOISES AVX FRANÇOIS

IVSQV'A quand, ames insensées,
De fureur serez-vous poussées?
Les neiges du mont Apennin
Ne gelent tousiours son visage,
Mais sans fin vous viuez de rage.
De cruautez et de venin.

Vengeance court dessus vengeance,
D'vn mal vn autre recommance,
Comme d'vn esclair scintillant
Il renaist vne autre lumiere
Deuant que l'esclaire premiere
Ait caché son feu violent.

Iettez bas, furieux, voz armes :
Quel honneur auez-vous, gens d'armes,
D'estre à vous-mesmes furieux.
France tend les bras et vous prie
De respecter vostre patrie :
Hé, que pourriez-vous faire mieux?

Retournez-vous au bien supresme,
C'est pour la gloire de vous-mesme.
L'amateur des seditions
N'a loix, ni parens, ni famille :
Richesse de concorde est fille,
Pauureté suit les factions.

On a dit que les Corybantes
Vestus d'armes étincelantes,
Dansoient autour de Iupiter :
C'est qu'il faut vestir la cuirasse
Pour empescher qu'aucune audace
Sur les Rois ne vienne attenter.

On dit que le char de Cybele,
Que mere des Dieux on appelle,
Estoit tiré par deux lions :
Cet office doit vous apprendre
Qu'obéissans il se faut rendre
Aux diuines religions.

Il faut que les races plus fieres
Se laissent flechir à leurs meres
Et terres qui les ont portez :
La garnison ilz doiuent estre
Du païs qui les a fait naistre,
Le haussant d'honneurs meritez.

Sous l'enfer chassons la discorde,
Attirons du Ciel la concorde,
Et comme les grains sont vnis
Dedans les pommes des grenades,
Lions-nous de mille embrassades
Et d'amours qui soient infinis.





CXXXVI

AMOVR ET BEAVTÉ NEZ ENSEMBLE

Ie crois que la beauté nasquit aueq Amour
Et qu'ils furent tous deux conçeus en mesme iour;
Car tout ce qui est beau soudain est agreable
Et la beauté surtout est vne chose aimable;
Cela fait que l'on chante Amour estre enfanté
De Venus qui se dit deesse de beauté,
Car Venus qui nasquit d'vne conque marine
Est la beauté qui prist du chaos origine
Lorsque l'esprit de Dieu porté dessus les eaux
Fit le monde et beauté naistre comme iumeaux;
Le monde et la beauté, l'vn masle et l'autre fille,
Sortis du noir chaos comme d'vne coquille.

Quiconque le premier fit presider Venus

Aux beautez et Amours nez ensemble et connus,
Celuy-là non profane entendit les mysteres,
Et comme tous ces deux sont ensemble ordinaires;
Mais qu'est-ce que beauté sinon ie ne sçay quoy
Plaisant et gratieux qui vous attire à soy;
Vne certaine grace et iuste symetrie
Qui gangne ou la raison, ou les yeux, ou l'ouye,
Qui gangne nostre cœur et nous force d'aimer?

En tant qu'elle s'arreste et se plaist à former
Les choses que l'on voit, ou qu'on oyt, ou qu'on pense,
On l'apelle beauté; mais quand elle s'auance
Aux yeux ou à l'oreille, ou bien à la raison,
Les touchant doucement par douce liaison,
On l'apelle vn plaisir, vn certain delectable,
Vne volupté douce à noz sens désirable.

Nous recherchons icy parmi nous la beauté,
Et celle pour laquelle vn homme est arresté,
Pour laquelle en aimant il suit les creatures
N'est que certaine grace aux humaines figures,
Vne certaine forme aueq proportion
Qui pousse noz esprts à delectation
Par plusieurs de nos sens ou par tous tout ensemble,
Dont apres vn desir à tel plaisir s'assemble.
Car l'amour n'est sinon qu'vn certain doux plaisir
Dont l'esprit en aimant se sent du tout saisir,

Se plaisant en la choze où telle bonne grace
Pour se faire admirer aura choisi sa place.
Telle inclination fait que d'vn tel plaisir
Procede au mesme instant vn certain beau desir
Nous faisant desirer les choses qui nous plaisent,
Et iamais du desir les flames ne s'apaisent
Sinon qu'en iouissant de ce bien qui nous plaist.

Ainsi l'amour en nous qui de la beauté naist
Est vn commencement, vn principe qui donne
Naissance au mouuement desirant choze bonne,
Et tel plaisant desir, tel plaisir desireux
Rend tout en l'vniuers heureux ou malheureux.





CXXXVII

DE PAN ET D'ECHO

PAN, le Dieu d'Arcadie, autrefois seulement
Ne sentit pour Syringue vn doux embrasement,
Et pour elle ne fit sa fluste pastoralle
Aueq certains rozeaux de grandeur inegalle,
Monstrant que leur amour n'auoit iamais esté
Reciproque ou rangé sous mesme egalité :
Echo, qui n'est iamais en propos la premiere,
Neàntmoins à respondre est tousiours la derniere,
Rauit à ce Dieu Pan iadis sa liberté
Par ses douces chansons et sa grande beauté ;
Mais comme volontiers il aduient qu'on mesprise
Le gain desia gangné, pour faire vne entreprise,
Cette Nymphe euitoit du Dieu Pan les amours,
Et iamais ne voulut entendre à son secours,

Courant aprés les pas de l'arrogant Narcisse :
— Que ie prie, dit-elle, vn tel à mon seruice ?
Vn satyre difforme, vn si laid et cornu,
Qui par ses pieds de bouq pour bouq est reconnu ?
Vestu sauuagement d'vne peau de Panthere ?
S'il plaist à tous les Dieux, il ne me sçauroit plaire !
Pan aueq tels desdains fut saisi de despit,
Et encore l'enuie en sa fureur se mit,
Car il aimoit Echo pour ses chants admirables;
Mais voyant ses ardeurs aux siennes dissemblables,
Il tourna son amour plein d'admiration
En rancune enflamée à fiere intention.
Donq enflé de courroux luy portant vne enuie
De ce que ses chansons vainquoient son harmonie,
Despit de n'auoir peu iamais venir à bout
De jouïr des beautez qui l'auoient gangné tout,
Il vsa de ces mots respirans de menace :

— I'en auray ma vengeance, et cette bonne grace
Qu'elle ha de bien chanter, ni sa ieune beauté
Ne la feront longtemps brauer de cruauté.

Plustost il n'eut fini que sa fureur conceüe
Ratifia ces mots d'vne cruelle yssüe :
Il fit que les bergers deuindrent furieux.
Les cheures, les troupeaux du païs et des lieux
Où demeuroit Echo, nymphe au plaisant visage,

Ces cheures, ces troupeaux, ces bergers pleins de rage,
Comme loups affamez et charongneux mastins,
Mirent la pauure fille en pieces et lopins,
Dechirerent sa peau, çà et là respandirent
Ses membres despecez qui plus onq ne s'vnirent,
Et qui mourant chantoient encore ses chansons.

Les Nymphes abhorrant si cruelles façons,
Pleurerent l'accident d'vn sort si miserable!
La Terre oyant leurs pleurs se monstra pitoyable,
Conserua son beau chant pour leur faire faueur,
Conserua sa musique, en retint la douceur,
De maniere qu'au gré des neuf Muses compagnes,
Encores maintenant à l'abry des montagnes,
Aux vallons, près des eaux, et au milieu des bois,
Toute telle qu'on veut elle rend vne voix
Image des propos, ou dolente ou railleuse,
Aux cœurs plaintifs, plaintiue; aux cœurs ioyeux, ioyeuse.





CXXXVIII

PROSOPOPŒE DE LA FORTVNE

Ie suis Reine et Deesse en tous humains affaires,
De moy viennent les dons qui vous sont ordinaires,
Iupiter ne les donne aueq ses deux tonneaux;
Ie suprime les vieux, i'exalte les nouueaux,
Ie suis la tout-puissante, assez, assez connuë,
Qui selon mon plaisir bien et mal distribuë :
I'habille les seigneurs d'or, de soye et d'argent,
Et i'habille de toille et de gris l'indigent :
Par moy l'vn est reduit à la cape et l'espée,
Par moy l'autre se voit honoré d'vn troféе.
Ces enseignes et dons et tableaux de valeur
Que dans la nef d'vn temple, à l'autel, ou au chœur
Quelqu'vn va dediant, ayant sauué sa vie
D'vn naufrage ou danger, ou d'vne maladie,

Se deuroient dedier à moy le plus souuent
Par qui le plus souuent l'homme se va sauuant;
Et comme l'on m'impute à tous coups les miseres
On deuroit m'imputer les fortunes prosperes.
Diagore entendoit de moy la verité,
Car voyant des tableaux en grand diuersité
Dediez en vn temple aueq les portraitures
De plusieurs garantis de tristes auentures,
Dist tout incontinent : — On en verroit bien plus
Si ceux qui sont enclos dans le tombeau reclus,
Ou noyez en la mer, non sauuez par prieres,
Y eussent dedié leurs miseres dernieres.

Ie suis celle qui fais et qui defais aussy,
Et de tout on me doibt rendre le grand mercy,
Mais esleuant quelqu'vn dans vne charge haute
Il doibt bien regarder à ne me faire faute,
Il doibt bien regarder à vser comme il faut
Des faueurs qu'il reçoit estant mis en lieu haut,
De peur que loing de luy mes biens ie ne retire,
Et qu'il ne soit contraint à la parfin de dire
Ce que disoit Denis pendant sa royauté:
— Bienheureux qui tousiours malheureux a esté.

Ce mesme Roy connut quelle estoit ma puissance,
Quand il dist à Philippe vne telle sentence :
Philippe demandoit : — Comment n'as-tu gardé

Vn royaume si grand par les tiens possedé ?
Soudain il respondit : — Ce n'est point de merueille
Si tu ne me vois plus en dignité pareille.
Mon pere me laissant l'empire qu'il auoit,
Il ne m'a pas laissé ce qui plus y pouuoit,
Il ne m'a pas laissé son heureuse fortune
Qui pour se maintenir lui fut tant oportune !
Donques c'est moy qui peux acquerir et garder,
C'est moy qui fais seruir et qui fais commander;
Et ie permets longtems que de mes biens on vse
Quand ils tombent es mains d'vn qui point n'en abuse.
« Ce qui est violent ne peut longtemps durer,
« Et qui me violente est pour ne demeurer. »
Ie n'aime ces hautains qui contrefont les Princes
Comme s'ils estoient Ducs ou Seigneurs de prouinces.
Ne se connoissant pas et ne se mesurant.
Longtemps sans les punir ie m'en vais endurant.
D'Otus et d'Ephialte ils doiuent tous aprendre
Qu'à la fin on se perd de trop haut entreprendre :
Ces deux frères estoient des plus beaux et plus grans
Que la terre nourrist superbes se monstrans :
A neuf ans ils auoient de largeur neuf coudées,
Ils auoient de longueur neuf aulnes mesurées;
Si bien qu'enflez d'orgueil ilz menaçoient les Dieux,
Et vouloient escheler la demeure des Cieux,
Assemblant mont sur mont, mais le Dieu du tonnerre
Par son fils Apollon mist fin à telle guerre;

Qui les tuant tous deux les logea chez Pluton
Deuant qu'vn poil folet cotonast leur menton.

Ainsi dist la Fortune, et secouant sa boule
Fit trembler tout cela qui souz la lune coule,
Comme celle icy-bas par qui tout s'accomplit,
Par qui des deux costez le feuillet se remplit.





CXXXIX

VNE DAME A SON MARI

Cent mille fois i'ay dit que tu estois à moy,
Et ie m'en assurois, comme ie suis à toy,
Mais comment estre mien se peut dire à cette heure
Vn qui si longuement absent de moy demeure ?
Vn qui par tant de fois et si souuent se perd
De celle qui l'honore et nul autre ne sert ?

En lizant cette epistre ayes en ta pensee
Si tost que tu verras quelque lettre effacee
Que de l'eau de mes pleurs telle effaceure vient!
Si quelque trait de lettre assez mal s'entretient
Croy qu'vn trait peu hardy laissé dedans ma lettre,
Est signe que la crainte en moy s'est venu mettre,
Crainte que tu ne sois donté par un hazard

Ou que ton cœur s'engage et se lie autre part,
Car ma main vacilante est vn signe de crainte.

Ie fay mainte priere en mainte eglise sainte,
Et mille vœux par moy se font vn chacun iour,
Afin que bienheureux puisse estre ton seiour,
Mais souuent ie maudy la guerre et les voyages
Qui peuvent separer les corps, non les courages.
Perisse le metier des trompettes d'airain
Dont le son esclatant me fait fremir le sein,
Perissent et le fer et les forgeurs des armes,
Et les occasions de guider les gens d'armes,
Et les occasions de voyager tousiours,
Pour agrandir l'honneur apetissant les iours.

Mais dy-moy, ie te pry, si ton corps ne se lasse
D'estre tousiours pressé du corps d'vne cuirasse!
Ha! Dieu veuille plustost que tu en sois pressé
Que de quelque amoureuse où ton cœur soit blessé.
On dit que la maigreur descharne ton visage,
Et qu'vne couleur iaune à ton teint fait dommage;
Ie souhaitte que telle et maigreur et couleur
Procedent du desir de m'oster ma douleur,
Procedent du desir et de l'extresme enuie
Que tu as de me voir en m'estimant ta vie.

Pour sçauoir les endroits où tu es maintenant,

Ie deuiens geografe, et ie vais aprenant
Par les cartes du monde, où sont fleuues et villes,
Montagnes et païs sterilles et fertilles.
Quel bien les recommande, ou quel homme excellent
A fait que son renom aux peuples va volant :
S'il y a quelque fable ou quelque belle histoire
Qui rende aucun païs illustre à la memoire.

Dans les cartes ainsi ie voy les mondes peints,
Et ie voy quel païs te tire à ses desseins,
Puis ie baise et rebaise en ces cartes la place
Qui de te posseder ha l'honneur et la grace !
Quelquefois ie m'enquier si tel lieu bienheureux
Porte quelques beautez pour te rendre amoureux,
Et soudain qu'on respond, ouy, ie tressaus, craintiue,
Que telle occasion te retienne et captiue.

Heureuses ont esté durant le temps iadis
Ces dames qui suiuoient les cheualiers hardis,
Les cheualiers errans qui pour l'amour des belles
Couroient toute auenture, et souuent deuant elles.

Heureuses ont esté Marphise et Bradamant
Que leurs vaillans exploits vont encore animant,
Que du temps de Renaud, de Roland, et encore
D'Oliuier, de Roger, vn Arioste honore !
Elles accompagnoient ces braues cheualiers,

Leurs amis et seigneurs, et dontoient les plus fiers :
Heureux donq fut le temps du grand Roy Charlemagne!
Si le Ciel estoit tel, ie te serois compagne,
Compagne tres fidelle en guerre et en tous lieux
Où tu voudrois chercher vn renom glorieux;
Et ny les froids hyuers qui d'vn lien de glace
Lient etroittement des riuieres la trace,
Ni les estés bouillans beuuans des eaux l'humeur
Ne me retarderoient d'accompagner mon cœur,
Participant à l'heur et malheur de tes gestes.

Tous les amours sont grands, mais l'vn des plus celestes
Et des plus grands qu'ils soient c'est celuy d'vn mary
Que les Graces tousiours ont eu pour fauory.
Venus esuante vn feu sorty de telle braize
A celle fin qu'il viue et afin qu'on s'y plaize :
Tous mouuemens qui font qu'vn esprit soucieux
Aux Augures se rend tout superstitieux,
Me tiennent en frayeur, et ie pren quelque augure
Sur tout ce que i'entens ou ie voy d'auenture,
Et toutes ces frayeurs me tenant en esmoy
N'assaillent mon esprit que pour l'amour de toy.
Ne fay, ie te supply, tant conte de la gloire,
Ni de faire trembler la Flandre en ta victoire,
Mais reuiens tout ainsi content à ton retour
Comme tu n'auras point violé nostre amour.





CXL

LA LOVANGE DV BLANC

A M. de Dinteuille, gouuerneur de Champagne (1).

Tovsiovrs m'arresteray-ie à chanter des couleurs,
Les simples accidents suiets des blazonneurs?
Il faut pour cette fois m'y arrester encore
En faueur des beautez que la blancheur honore :
Puis nous ne voyons rien sans couleur icy-bas,
Et le solide corps sans elle on ne voit pas,
Sans elle sa compagne, et l'œil seulement donne
Contre elle dont le corps solide s'enuironne.

---

(1) Joachim, baron de Dinteville, Meurville, etc., lieutenant général de Champagne et de Brie, chevalier des ordres du Roi né vers 1535, mort sans postérité le 1er oct. 1607.

Or entre les couleurs ie chanteray le blanc
Comme entre elles tenant touiours le premier rang,
Car le Dieu tout puissant fit la haute lumiere
(Principe des couleurs), la blancheur singuliere.
Les planettes aussi d'où despend le bonheur,
Ont leur solidité luisante de blancheur,
Et donnant le matin la rouzoiante aurore
En tout temps de ce teint son visage colore.
Que si vn peu honteuse elle a le teint vermeil
A l'heure qu'elle chasse au deuant du Soleil
Les ombres de la nuit, ce n'est qu'en aparence
Que le vermillon peint sa blanche et pure essence,
D'autant que les vapeurs qui sont entre nos yeux
Et entre le leuer de ses rais gracieux
Font sembler rougissant le beau de son visage,
Combien que sa lueur n'en sente aucun dommage.

Les Pontifes d'Egypte, hommes d'entendement,
Habilloient Osiris d'vn blanc habillement
Pareil à la lumiere, exempt de tout ombrage
Et de variété de teinture ou nuage,
Montrant que le grand Dieu, cause et commencement
Des choses de ce monde, est simple entierement,
Sans meslange quelconque, et comme seul principe
Iamais des mixtions en soy ne participe :
Au contraire ils faisoient à la deesse Isis
De diuerses couleurs ses voiles et habis,

Declarant que Nature estant cause seconde
Pour conduire apres Dieu les œuures de ce monde,
Met toute son essence, employe son pouuoir
En la matiere preste et pronte à receuoir
Toutes formes en soy, se faisant toutes choses :
Iour, nuit, eau, feu, mort, vie, et cent metamorfoses.

Tout element, ou rare, ou espaix, tient par soy
En soy de la blancheur, et rien ie n'aperçoy
Aux premieres splendeurs qu'vne obscure meslange
Qui trouble et enlaidist leur clairté qui se change.
Les perles, le cristal, le ferme diamant,
L'argent, l'iuoire et marbre en tirent ornement,
Et l'honneur principal des pierres precieuses
Se donne au blanc qui luist en leurs faces gemmeuses.
Ie n'oubliray l'albastre en blancheur excellent,
Ie n'oubliray la nege au froid si violent,
La manne ny le lait des enfans la pasture,
Le sucre ny le miel de douce nourriture;
Le coton ne veut pas que ie l'oublie aussi,
Combien que de mon encre il soit souuent noirci.
Oubliray-ie les lis, les herbes et les plantes
Qui de blanc vont parant leurs figures plaisantes,
Le iasmin odoreux de blanc est revestu,
Les ligustres, le cedre immortel de vertu :

Le mois de Mars produit les blanches violettes.

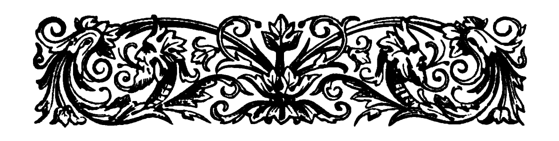
Presque l'infinité rend mes Muses muëttes,
Tant il se trouue au monde infinité de corps
Que la pureté blanche embellist par dehors.
Tout arbre, toute plante à mesme heure qu'elle ouure
Son odorante fleur, d'vn blanc esmail la couure,
Et de ce te beauté l'illustre clerement.
Car presque toute chose ayant ce parement
Vestant cette clairté, toute douceur respire,
Et tout sincere amour si belle qu'on l'admire.

La foy, qui tient le monde en toute seureté,
En signe de sa grace et de sa pureté,
Porte vne robe blanche, et m'auertist de croire
Que le blanc doit auoir sur les autres la gloire,
Tout ainsi que la foy doit tenir parmi nous
De principal honneur estant l'apuy de tous.
Les citoyens Romains en la brigue et poursuite
Du Consulat, vestoient le blanc pour leur conduite,
Et pour signifier, tenant le consulat,
Que fideles tousiours ils seroient à l'estat.
Le poëte Virgile habille les saincts pretres
Et ceux qu'en poësie on estimoit bon maistres,
D'vne blanche soutane, et vest pareillement
Ceux qui ont deffendu leur païs vaillamment.
Les Anges autrefois venans des lieux celestes
Souloient en tel habit se rendre manifestes,
Comme l'Ange qui dist la Resurrection

Du Seigneur qui se fit nostre redemption.
Or, si la couleur blanche est iustement donnée
Aux Anges, à la Foy, et à l'âme bien née,
Ie te doibs dedier l'hymne par moy chanté
Pour tes actes parfaicts pleins de fidelité
Vers ton Dieu, vers ton Roy, vers ta chere patrie
Au poix de la vertu voulant pezer ta vie.

I'eusse assez dedié ce gentil argument
A quelque belle dame estant egalement
Blanche comme la nege, ou les lis, ou l'Albastre,
Mais leur beauté souuent est suiette au desastre
De ne durer longtemps et soudain s'effacer :
Pource i'ay mieux aimé cet ouurage adresser
A l'insigne vertu de ton ame fidelle
Seur que tu la feras sans changer eternelle.





CXLI

LA LOVANGE DE L'INCARNAT

A Mme Diane de Chateau-Morant (1).

LORSQVE Iustinian l'empire possédoit,
La pluspart des Citez à l'enuy se bandoit
En folles factions de partis aduersaires
Pour maintenir l'honneur de deux couleurs contraires
Qu'ils prenoient à l'enuy aux tournois et au ieu;
Ils estoient diuisez pour le verd et le bleu.
Or en les imitant ie veux icy deffendre
La couleur incarnat et la gloire lui rendre,

(1) Diane Le Long de Chenilhac, dame de Châteaumorant, épouse en premières noces d'André d'Urfé, et en secondes, d'Honoré d'Urfé, auteur de l'Astrée, frère puîné d'André.

Car la veue est de feu, ainsi qu'ont asseuré
Les grands hommes sçauans d'vn sçauoir adoré,
Et ont dit que couleur n'est sinon qu'vne flamme
Qui procede des corps, les illustre et enflamme,
Et puis en s'escoulant auec proportion
Contre l'œil, fait que l'œil fait mieux son action.
Si donq il est ainsi, mon incarnat est digne
Sur toutes les couleurs d'vne louange insigne,
Comme ayant plus le teint d'vn beau feu reluizant
Qui cache vne blancheur souz vn vermeil plaizant.
Dauantage Venus, déesse reuerée,
Ha voulu que la fleur sur toutes honorée,
Dediée à son nom et qu'elle a plus à cœur,
Eust le teint coloré d'vne telle couleur.
Car on dit qu'autrefois toutes les rozes franches
Et les autres aussi de couleur estoient blanches,
Et ne s'en trouuoit point d'autre teinture alors,
Mais Venus de fortune accrocha son beau corps
Aux piquerons aigus d'vn rozier dont l'espine
Tira du sang vermeil de sa beauté diuine.
Tellement que depuis par l'effet d'un tel sang,
Des rozes la pluspart se despouilla de blanc
Et vestit l'incarnat de teinture immortelle :
L'Aurore au point du iour que l'on trouue si belle
Pour le plus grand honneur qu'elle a de sa beauté
C'est que de l'incarnat son teint est emprunté,
Et pource les auteurs des plus gentilles chozes

L'appellent maintesfois l'Aurore aux doigts de roses,
L'Aube à la main vermeille, au visage vermeil,
Plaisante auant courriere au matin du Soleil;
La honte, sage vierge, aussi pour sa parure
Porte dessus sa ioue vne telle teinture,
Et les filles qui n'ont en la ioue vn tel teint
N'ont d'extresme beauté le grand honneur atteint,
D'où vient que si tousiours leur face il n'accompagne
Elles vont achepter du vermillon d'Espagne;
Monstrant par ce moyen qu'assez belles ne sont,
Celles qui de nature au visage ne l'ont.
La couleur incarnate est la couleur plus viue,
Et mesme quand vn homme à son trespas arriue
On apperçoit alors qu'il perd cette couleur
Logeant dessus sa face vne morte paleur.
L'ame triste empeschant que le bon vin n'abate
Le beuueur qui la porte, est d'humeur incarnate;
Les rubiz les plus beaux ont le lustre incarnat,
Le corail, le cinabre et aussi le grenat :
La mer Rouge où passa le peuple Israelite
Et qui de Pharaon engloutit l'exercite,
Ha ses flots incarnats qui reluizent aux yeux,
Et pource d'autant plus est celebre en tous lieux.
Ainsi donc l'incarnat faict mille biens au monde,
Dans le feu, dedans l'air, en la terre et en l'onde.
Ceux qui font des blazons sur toutes les couleurs
Disent qu'il signifie endurer des douleurs.

Estre en la genne au feu pour l'amour de sa dame;
La passion d'amour ne trauaille mon ame,
Et si à l'incarnat tant d'honneurs i'ay donné,
I'en doibs mieux estre creu n'estant passionné.
Toutefois ie le louë en faueur d'vne belle
Qui merite auoir place en la bande immortelle,
Qui ne verra iamais les rozes ni les lis
De son celeste corps, par les siecles cueillis,
Pourueu qu'en tous endroits mes œuures elle louë
Et que pour estre sien sans cesse elle m'auouë.





CXLII

METAMORPHOZE DE LA NIMPHEE DICTE NENVPHAR

I’ESTOIS dessus le bord d’vn estang limoneux
Et ie considerois d’vn regard tout songeux
La Nimphée engrauée au fons de ma poictrine
Pour autant qu’elle plaist à ton ame diuine :
Ie la considerois et ie pensois comment
Ie pourrois satisfaire à ton commandement,
Chantant comme elle fut en vne herbe changée :
Or, afin que ma peine alors fut soulagée,
Le demon de l’estang, vieillard aux blancs cheueux,
Vieillard à la grand’ barbe et au sein tout herbeux,
S’esleuant sur le coude au milieu d’vne aulnaye,
M’aparut pour m’ayder au conte que i’essaye :

D'vn fort tenu manteau de couleur estant vert,
Comme un saule se voit, son dos estoit couuert,
Et de glayeulz poinctuz se couronnoit sa teste.
Puis à moy s'adressant ainsi il m'admoneste:
— Nourrisson de Phebus ne sois plus en soucy,
La fable que tu veulx, escoute, la voicy :
La Nimphée autrefois fut excellente et belle,
Nimphe pour ses vertus de louange immortelle,
D'aymer trop la vertu luy aduint ce malheur
Qu'elle fut en mourant changée en vne fleur.
Hercule retournoit du voyage d'Espagne
Apres auoir planté dessus cette campagne
Qui borne l'Espagnol et borne l'Afriquain
Deux colonnes, signal de son chemin loingtain;
Il passoit au pays où commandoit Nimphée
Qui desià de son nom ayant l'ame eschaufée,
Admirant sa valeur, le receut dignement,
Mais auec luy receut vn amoureux tourment!
Toutefois la beauté ne faict point qu'elle rende
Hommage au Dieu d'amour sans qu'elle s'en deffende;
Son esprit ne s'arreste à l'enuiron du corps,
Mais aux gestes d'Hercule et valeureux et forts :
La vertu seulement est but de sa pensée,
Ne voulant qu'elle soit d'ailleurs recompensée
Sinon d'vn chaste amour : pource elle dist ainsi :

— Hercule, dont les faicts ont la terre esclairci,

Emplissant l'Vniuers ainsi que la lumiere
Qui tout illuminant des Cieux est la premiere,
Ie ne doibs point rougir, si toy estant vainqueur
Du monde en ces trois pars, tu surmontes mon cœur :
Tu as porté le Ciel, et par peines diuerses
Tu as vaincu Iunon et toutes ses trauerses,
Et rien, sinon l'Amour, ne t'a pu offencer;
Pourtant ie ne rougis de te le confesser;
Puis mon affection vers celuy qui me donte
Suyuant l'honnesteté ne me peut faire honte.
Elle est du tout honneste, et n'a rien pour sa fin
Sinon que de te rendre vn honneur tout diuin;
Te suiure, te seruir, et chanter tes louanges,
Pour auoir surmonté mille perils estranges;
Veuille moy tout de mesme aymer honnestement,
Et que ie t'obeïsse en tous lieux humblement,
Compagne de tes faictz et de tes beaux voyages.

Hercule qui souloit en mille autres passages
Ceder toute victoire à l'amoureux brandon,
Victorieux de tout sinon de Cupidon,
Se soubmist à l'aymer, se paissant d'esperance
Qu'à la fin il pourroit en tirer iouissance.
Il feignoit toutefois de ne rien desirer
Sinon qu'elle l'aimast sans plus en esperer :

— Il faut ioindre tousiours l'amour auec les armes,

Disoit-il : c'est le faict des genereux gens d'armes,
Qui doibuent d'autant plus honorer la beauté
Qu'elle a pour sa compagne vne humble honnesteté.
Des lors tousiours Nimphée auprès de luy receuë
Le suyuoit, et portoit quelquefois sa massuë,
Et ses desirs n'estoient d'autre bien satisfaictz
Sinon que d'admirer ses actes et haultz faictz,
Le seruant, l'honorant, l'aymant comme sa vie.
Hercule aussi l'aymoit, dont il lui prit enuie
De cueillir à la fin les fruictz de l'amitié.
Il disoit : — Ma Nimphée, ayes de moy pitié,
Ie ne sçaurois penser que chaude soit ton ame
D'ardente affection, si ie ne sens ta flame,
Me permettant iouyr du corps que i'ayme tant.
Ce bonheur me sera dauantage ou autant
Qu'auoir porté le Ciel et faict mille prouësses
Et gaingné la faueur de cent autres maistresses.

Or combien que Nimphée estimast sa valeur
Digne de triompher du point de son honneur,
Et que sa braize fust en sa chaleur plus grande,
Toutesfois vn sainct vœu dessus tout lui commande.
Elle vsoit de ces mots afin de s'excuser :

— Ne trouue point mauuais si i'ose refuser
Ce fruict que maintenant, ô mon cœur tu souhaites :
Les promesses qu'en vœu par cy-deuant i'ay faictes

A la sœur d'Apollon m'ont tellement lié
Que iamais ne sera ce vœu sainct oublié.
Tu sçais qu'il ne conuient se mocquer des célestes,
Car les punitions en sont trop manifestes;
Puis la Vierge est semblable à vne belle fleur
Dans vn iardin fermé non subiet au pasteur,
Inconneue aux passans, et qui n'est point feruë
Du tranchant de la faulx, ni d'vn soc de charruë,
Laquelle cependant qu'elle demeure ainsi
La pluye la nourrist, le doux Zephire aussi
La flatte de son ent, et le Soleil luy donne
La fermeté solide et l'odeur douce et bonne :
Maint garson, mainte fille ayant l'amoureux soing,
La desirant tenir, la caressent de loing :
Mais quand l'ongle tranchant ha cette fleur cueillie
Estant hors de sa tige, elle deuient fletrie,
Perd toute sa beauté, la grace et la faueur
Dont le Ciel et la terre honoroient sa vigueur,
Et si plus de personne elle n'est desirée :
Vne vierge est ainsi d'vn chacun honorée,
Aimable à tous les siens, tandis que ses beaux ans
Demeurent impollus, chastes et florissans :
Mais quand elle a perdu cette fleur agreable
Qui chere la rendoit deuant tous venerable,
Elle perd la valeur et le prix qu'elle auoit,
Et personne depuis de bon cœur ne la voit :
Les filles l'ont en hayne, et nul ne la desire.

Voila ce que Nimphée en s'excusant put dire,
Car elle auoit voué chasteté pour iamais
A la sœur de Phebus, deesse des forais,
Et iamais ne voulut rompre cette promesse
Qu'elle auoit consacrée à la chaste déesse,
Et Diane emporta sur elle le dessus.
Pource Hercule ennuyé d'ouyr tant de refus,
Commença de ranger ailleurs sa fantaysie,
Mesprisa peu à peu sa vertueuse amye,
Et dans l'isle d'vn lac seulette la laissa,
D'elle se dérobant lorsqu'elle n'y pensa,
A l'heure que la nuict rend la terre obscurcie,
Et que le somme doux la tenoit endormie.
Elle au matin trouuant que seule elle estoit là,
D'infiniz coups de poing pleurante s'affolla,
S'arracha les cheueux, et fit mille complaintes.
Elle auoit parauant senty ia les atteintes
Que l'aspre ialousie en l'ame va semant
De ceux qui sont apris d'aymer bien chaudement :
Donq cette ialousie en elle se resueille,
Et ce mespris dernier de douleur nonpareille
Luy trouble tellement son ame et tous ses sens
Que pour y resister demeurent impuissans :
Elle gist contre terre en soy mesme esperdue,
Presque par la tristesse immobile rendue,
Et sans qu'elle ait soucy de plus s'alimenter
Se nourrit de gemir et de se lamenter.

Elle ne se bougeoit, ains mouroit sur la place
Quand les Dieux firent d'elle en l'eau de telle espace
Vne herbe et vne fleur non veue auparauant,
Que depuis en tous lieux tousiours on va trouuant
Sur les lacz et palus et sur les eaux dormantes,
En memoire du traict de ses amours constantes.
Encores quelques vns nomment Heraclion
Cette herbe, pour monstrer que ce n'est fiction
D'elle et de son Hercule, obiet de sa ruine,
Et mesme vne massuë est peinte en sa racine,
Ses feuilles en longueur quasi rondes se font,
Les vnes vont sur l'eau et les autres au fond.
Comme icy tu peux voir il en est vne sorte
De qui la blanche fleur celle du lis raporte,
Ayans dans le milieu des filets safranez
Comme au mitan du lis nature en a donnez;
L'autre sorte a la fleur iaune, luysante et belle,
De là vient que Nimphée en diuers noms s'appelle,
Nenuphar iaune et blanc, lis d'estang, et blanc d'eau,
Iaunet d'eau, et encor le simple pastoureau
L'a nommée vn vollet, à raison qu'estenduë
Sur l'eau comme vne assiette elle est ronde espanduë.
Or si mille vertus paroient son corps humain,
Maintenant transformée elle n'est faite en vain :
Elle a mille vertus qui profitent aux hommes,
Mais pour les raconter apparus nous ne sommes :
Seulement ie diray qu'encore elle retient

La chasteté qu'elle eut, et tout autre y maintient :
Car si tu es ſrappé d'vne amoureuse rage
Pren durant quelques iours sa racine en breuuage,
Tous les songes d'amour en toy s'apaiseront
Et de nuict tes espritz après ne reueront.
Ainsi dit le dœmon, puis soudain il s'abaisse
Et se recache au fond soubz l'herbe fort espaisse.





CXLIII

STANCES DE L'IMPOSSIBLE

L'ESTÉ sera l'hyuer et le printemps l'autonne,
L'air deuiendra pezant, le plomb sera leger :
On verra les poissons dedans l'air voyager
Et de muets qu'ils sont auoir la voix fort bonne.
L'eau deuiendra le feu, le feu deuiendra l'eau
Plustost que ie sois pris d'vn autre amour nouueau.

Le mal donnera ioye, et l'aize des tristesses!
La nege sera noire, et le lieure hardi,
Le lion deuiendra du sang acouardi,
La terre n'aura point d'herbes ni de richesses;
Les rochers de soy-mesme auront vn mouuement
Plustost qu'en mon amour il y ait changement.

Le loup et la brebis seront en mesme estable

Enfermés sans soupçon d'aucune inimitié :
L'aigle auec la colombe aura de l'amitié
Et le Chameleon ne sera point muable :
Nul oyseau ne fera son nid au renouueau
Plustost que ie sois pris d'vn autre amour nouueau

La Lune qui parfaict en vn mois sa carriere
La fera en trente ans au lieu de trente iours;
Saturne qui acheue aueq trente ans son cours
Se verra plus leger que la Lune legere :
Le iour sera la nuit, la nuit sera le iour
Plustost que ie m'enflame au feu d'vn autre amour.

Les ans ne changeront le poil ni la coutume,
Les sens et la raison demeureront en paix,
Et plus plaisans seront les malheureux succès
Que les plaisirs du monde au cœur qui s'en alume.
On haïra la vie, aimant mieux le mourir
Plustost que l'on me voie à autre amour courir.

On ne verra loger au monde l'esperance;
Le faux d'auec le vrai ne se discernera,
La fortune en ses dons changeante ne sera,
Tous les effects de Mars seront sans violence,
Le Soleil sera noir, visible sera Dieu
Plustost que ie sois veu captif en autre lieu.





CXLIV

ELEGIE

DE LA DIFFERENCE D'AMOVR ET DE MARS

Comparant Cupidon auecques le Dieu Mars,
Grande est la difference à mener leurs soudars :
Commander et aimer l'vn de l'autre different,
Violence et amour l'vn par l'autre s'alterent.
Vn Empereur par soy dessus les autres peut,
Et par puissance il fait ce que luy-mesme veut.
L'amoureux, au contraire, est par soy sans puissance
Et par vn autre il prend de soy la ioüissance,
Il renaist dedans soy par celle qu'il cherist,
Et s'eslongnant de soy en elle se nourrist :

Vn mutuel amour est de grace infinie,
Car d'vne seule mort on tire double vie,

L'vne dans la personne où nostre esprit se tient
Quand par pensée ardente elle nous entretient,
L'autre quand par apres nous pouuons reconnoistre
Que nous sommes au cœur où nous desirons estre.

O bienheureuse mort que double vie ensuit
Et où l'on se recouure alors que l'on se fuit :
O gaing inestimable où sont en telle sorte
Deux personnes vn seul qu'vn seul vn les suporte
Tellement toutefois que chacun de ces deux
Est fait deux pour vn seul par vn gain bienheureux
Et sont comme vn iumeau auquel, quand il arriue
Qu'il meure, il luy aduient que deux fois il reuiue.

Celuy qui est aimé doibt aimer son amant,
Autrement il n'a point de iuste iugement :
Seulement il ne doibt aimer quiconque l'aime,
Mais il y est contraint s'il s'estime soy-mesme.

Semblance engendre amour, et semblance est cela
Que quelque bon genie en plusieurs egala,
Or si ie vous resemble il est bien vraisemblable
Que vous n'estes aussi pareillement semblable,
Donq ce qui me contraint d'aimer de mon costé
Vous contraint de m'aimer et par necessité.

Outre plus l'amoureux soy-mesme s'abandonne

Et se baille à celuy dont il s'affectionne.
L'ame donq doibt exprès aimer son amoureux
Comme sa chose propre et en estre songneux.
Dauantage l'amant en son esprit engraue
La figure du corps duquel il est esclaue,
Tellement que l'esprit de l'amoureux parfait
Est vn miroir auquel l'aimé voit son portrait.

Auisez par ces points qu'icy ie vous propose,
Si vous ne deuez pas m'aimer sur toute chose,
Veu que ie vous cheris et vous aime si fort
Que pour viure auec vous ie me donne la mort.



CHARLES BRUNET



CHARLES BRUNET

Le travail préparatoire de cette édition était entièrement achevé; l'œuvre était sous presse; la correction des épreuves était commencée, quand la mort est venue surprendre M. Charles Brunet qui, depuis longues années, m'honorait de sa chère et précieuse affection.

Chargé par M. Willem, l'ami de M. Brunet et le mien, de mener l'œuvre à bonne fin, je n'ai pas voulu la terminer sans rendre un dernier hommage à celui que nous pleurons.

M. Charles Brunet, naquit à Paris, le 20 juin 1085.

En 1832 il faisait partie de la garde nationale de Paris et marcha l'un des premiers à l'assaut des barricades élevées aux abords du cloître Saint-Merry, par les insurgés des 5 et 6 juin. Grièvement blessé à la jambe, il obtint, pour sa belle conduite, la croix de la Légion d'honneur.

Le 25 juillet 1833, il épousait mademoiselle Roche, fille d'un chef d'escadron d'état-major.

Un an après, il était avocat; mais, en 1839, il renonçait à cette carrière pour entrer au ministère de l'Intérieur (division des prisons), où, après avoir franchi en

trois ans les grades inférieurs, il était successivement nommé sous-chef, puis chargé de diriger le premier bureau, directeur adjoint des régies, inspecteur général des prisons, et, enfin, chef de bureau titulaire en 1852.

J'étais, pendant ce temps, employé, puis bibliothécaire adjoint au même ministère, et l'amour des livres, cette douce et attrayante passion, nous avait peu à peu si bien rapprochés, que nous ne passions guère de journée sans nous communiquer nos découvertes, sans nous entretenir de notre sujet favori, LE LIVRE! Je ne puis, sans émotion, me rappeler ces longues et douces causeries, où brillait à chaque instant l'esprit, où se faisait voir l'excellent cœur de M. Brunet. Au physique il était bien digne de son nom; car il avait les cheveux, la barbe et les yeux noirs, le teint brun d'un Arabe; mais quel char-

mant sourire éclatait sur ses lèvres, étincelait, comme un vivant éclair, dans ses yeux noirs! Je crois le voir encore, je le verrai toujours.

Le goût de la littérature française de la renaissance se réveillait alors, et Pierre Jannet lui donnait un essor inattendu en fondant sa bibliothèque elzévirienne, où parurent tant d'éditions excellentes de nos anciens poëtes et prosateurs.

M. Brunet y donna 1° *la Mélusine,* par Jean d'Arras. — *Paris*, *Jannet*, 1854, in-18.

2° *Li Romans de Dolopathos*. —*Paris*, *Jannet*, 1856, in-18.

C'est à lui que je dois d'avoir été présenté chez Jannet, qui commença la publication de mon Ronsard.

Dans un autre genre, M. Brunet publia :

3° *Le Père Duchesne*, d'Hébert. — *Paris*, *France*, 1859, in-12.

4° *Marat dit l'Ami du Peuple.*—*Paris, Poulet-Malassis*, 1862, in-12.

5° Une piquante comédie du siècle dernier : *Le Moulin.* — *Turin*, *Gay*, 1870, in-12.

6° Un recueil de pièces rares et facétieuses anciennes et modernes, en vers et en prose, remises en lumière pour l'esbattement des pantuagruelistes, avec le concours d'un bibliophile (reproduisant, avec des additions piquantes et nombreuses, la plus grande partie du recueil de Caron.)— *Paris*, *A. Barraud*, 1872-1873, 4 vol. in-8°.

7° *Monument du Costume du XVIII*e *siècle.* — *Paris*, *Willem*, 1876, un vol. in-fol.

8° *Histoire des mœurs et du costume des Français au XVIII*e *siècle.* — *Paris*, *Willem*, 1878, un vol. in-fol.

Quand la mort est venue le surprendre, il terminait l'*Amadis Jamyn*, qui paraît aujourd'hui, et préparait une Bibliographie de la Ville de Paris, ouvrage immense de recherches et d'érudition, qui eût exigé encore plusieurs années de soins assidus.

Il ne négligeait pour cela ni ses fonctions au ministère, ni ses devoirs de père de famille.

En 1859, il mariait sa fille à un homme des plus remarquables, M. Victor Langlois, orientaliste, né à Dieppe, en 1829, qui, chargé d'une mission en Orient, pendant les années 1852-1853, avait rapporté de la Cilicie et des montagnes du Taurus une collection d'objets antiques, exposés au Louvre.

Ce jeune savant avait publié de nombreux ouvrages sur la numismatique et l'histoire de l'Orient et surtout de l'Asie

mineure. Il était décoré de nombreux ordres étrangers.

Son union, couronné par la naissance d'un fils et d'une fille, promettait à cette famille si patriarcale de longues années de bonheur, lorsque le 14 mai 1869, M. Langlois fut prématurément arraché à l'affection des siens.

Au milieu de sa douleur, M. Brunet redevint père; il prit sa retraite en février 1870, pour se consacrer tout entier à l'éducation de son petit-fils, jusqu'au jour où, frappé dans la rue d'une attaque d'apoplexie, il fut ramené mourant au milieu de ses enfants, et, au bout de quelques jours d'anxieuses alternatives, le 12 juillet 1878, il ferma les yeux pour ne plus les rouvrir.

Sa famille et ses amis le suivront de longs et légitimes regrets. Pour sa part, il emporta la consolation d'avoir noble-

ment rempli sa carrière de travail et de dévouement. Grâce à ses soins assidus, l'éducation de son petit-fils était achevée ; s'il pouvait partir sans regret, il en laissait de nombreux après lui. Mais il y a encore une douceur dans les larmes répandues sur la tombre d'un homme de bien, d'un savant, d'un aïeul vénéré, dont l'âme a reçu, dans un monde meilleur, la récompense qu'il a bien gagnée dans celui-ci.

PROSPER BLANCHEMAIN.





TABLE


FIN

Achevé d'imprimer

Par le typographe Alcan-Lévy

le XX janvier M. DCCC. LXXIX

pour le libraire Willem



